Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Le "Patriote" est lu chaque semaine par plus de 30,000 personnes

# LE PATRIOTE DE L'OUEST

Administration et Rédaction:

1303, 4ème Avenue Ouest

Prince-Albert, Sask. Tél. 2964

Abonnement:

Un an, Canada .... $2.00
" " Etats-Unis ... $2.50
" " Europe ..... $5.00

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

12ème Année — PRINCE-ALBERT, SASK., Mercredi le 30 août 1922 — No. 26

## Formons des patriotes

*Le Patriote* vient de terminer une campagne très opportune pour donner ou conserver au français la place qui lui revient dans la vie commerciale. Cette campagne a remporté d'excellents résultats. Elle a permis aussi de faire certaines constatations qui dirigeront les efforts des bons patriotes dans les luttes futures. Mais, pour assurer l'avenir, il faut que cette campagne s'appuie sur une autre non moins opportune. Nous pouvons organiser aujourd'hui une magnifique résistance pour faire reconnaître nos droits par les administrations et les maisons d'affaires. Mais ce beau succès sera suivi d'une défaite absolue tôt ou tard, si la génération qui pousse n'est pas élevée dans les mêmes sentiments.

Or, c'est dans la famille d'abord, et à l'école ensuite, que se forme la mentalité de l'enfance et de la jeunesse. C'est donc dès le bas âge, à la maison et à la petite école qu'il faut inculquer aux enfants la fierté de leur race, l'amour de leur langue et l'attachement à leurs traditions.

L'arbre tombe du côté qu'il penche. Si les enfants apprennent de leurs parents dès leur plus tendre enfance l'estime qu'ils doivent avoir de leur langue et la place qu'il convient de lui donner dans la vie privée comme dans la vie publique, il n'y a pas à craindre pour l'avenir. Un de nos grands hommes d'Etat canadiens français le disait un jour: "Je ne crains rien pour l'avenir des Canadiens français de l'Ouest, tant qu'il y aura là des mères françaises pour endormir leurs petits aux doux refrains de nos vieilles chansons, et pour leur apprendre dès le berceau à murmurer des syllabes françaises." Parole profondément vraie et pleine d'enseignements. On ne saurait trop insister sur cette éducation familiale, l'éducation du sentiment national surtout, si facile à développer dans le jeune âge, alors que l'intelligence est plus plastique, et si difficile à faire naître plus tard chez ceux qui ont été élevés dans des milieux indifférents ou anti-patriotiques.

Beaucoup de parents qui ne manqueraient pas de bonne volonté sur ce point, ne se préoccupent pas de ces choses, parce qu'ils méconnaissent la capacité intellectuelle de leurs enfants. Ils ne s'imaginent pas tout ce qu'une jeune intelligence de six ou sept ans est capable de saisir et de s'assimiler et, au lieu d'édifier, petit à petit et de jour en jour, les fondations d'une solide éducation patriotique, ils laissent leurs enfants, jusqu'à l'âge scolaire et plus tard encore, recueillir au hasard des rencontres, des impressions diverses qui auront une influence plus ou moins néfaste sur leur caractère et leurs convictions. Car il ne faut pas se dissimuler que le milieu dans lequel nous vivons n'est pas tout à fait propice à l'éclosion et au développement des sentiments religieux et patriotiques.

Mais supposons que l'enfant ait reçu à la maison et dans le milieu qui l'environne, les leçons et les exemples capables de faire de lui un patriote en herbe, c'est à l'école de continuer à cultiver ces bonnes inclinations. Sur ce point la tâche des instituteurs est tout à fait difficile. Comme le disait M. Denis, il y a quelque temps, ceux même qui veulent faire consciencieusement leur devoir de patriote ne peuvent réussir comme ils le désireraient. Ils ne peuvent guère convaincre l'enfant de la supériorité du français sur l'anglais, ni même de l'égalité des deux langues, quand la loi les force à enseigner cinq fois autant d'anglais que de français, quand toutes les matières soi-disant pratiques, comme l'arithmétique, l'histoire et la géographie, se font exclusivement en anglais.

On veut, et à bon droit, que nos gens tiennent à employer la français dans leurs relations d'affaires. La chose est possible et facile pour nous qui venons de la France ou de la province française du Canada. C'est la négligence ou le respect humain qui nous arrêtent trop souvent. Mais sera-ce aussi facile pour nos enfants, quand on voit tous les jours des jeunes gens obligés de recourir à l'anglais pour faire une addition ou écrire une petite lettre convenablement? Grâce à ce système que nous subissons, le français perdra graduellement du terrain, si nous n'y prenons garde. Même dans des centres bien français, les enfants prennent des manières de penser tout à fait anglaises, ils prennent l'habitude des lectures anglaises, ils s'adonnent aux amusements anglais, ils apprennent à chanter habituellement en anglais, en un mot, à admirer sans réserve tout ce qui est anglais.

Ces choses-là sont pénibles à dire et pénibles à entendre. Il serait plus agréable et plus consolant de constater que tout va bien. Mais à quoi bon se payer de mots et proclamer que tout va bien, quand au contraire la situation est grave? Elle est grave, mais elle n'est pas désespérée, si nous voulons prendre les moyens nécessaires, *Le Patriote* et l'A. C. F. C. ont souvent attiré notre attention là-dessus. Mais il faut toujours y revenir, car c'est là une question vitale pour nous.

Au moment décisif, Napoléon 1er faisait donner la garde impériale pour assurer la victoire. Nous aussi nous avons des réserves magnifiques: ce sont les enfants qui grandissent dans nos familles et dans nos écoles. C'est un bataillon sacré qui ne faillira pas à sa tâche quand l'heure sera venue, si l'on a eu soin de lui inspirer l'amour de la race et de la religion. C'est la garde qui résistera, jusqu'au bout, pour les causes qui nous sont chères. Elevons-les dans ces sentiments, et quelque menaçant que soit l'avenir, n'ayons crainte: faisons donner la garde.

**Paul Sauvé.**

### Trois ministres élus par acclamation au Manitoba

*Winnipeg* — D. L. Mc Leod, secrétaire provincial, Neil Cameron, ministre de l'agriculture, W. R. Clubb, ministre des travaux publics, ont été élus par acclamation, dans les trois districts de Arthur, Minnedosa, Morris. Samedi, jour de la nomination, aucun adversaire n'était sur le rang. Une autre élection par acclamation est celle de N. Hryhorchuc dans le district de Ethelbert où l'élection avait été retardée; M. Hryhorchuc est un progressiste.

—:o:—

PARIS — Le sénateur Henri de Jouvenel, rédacteur en chef du *Matin*, a été chargé de représenter la France au congrès de la Ligue des Nations à la place de M. René Viviani, qui a donné sa démission.

BERLIN — Herr Hentzen, étudiant de l'Ecole technique du Hanovre a réussi à se maintenir trois heures durant, dans l'air avec un aréoplane sans moteur.

### Les mineurs sont contents de reprendre l'ouvrage

*Drumheller* — La fin de la grève dans les mines de charbon de l'Alberta a été accueilli avec joie par les mineurs et les hommes d'affaires. On s'attend à ce que les mines soient de nouveau en pleine activité ces jours-ci.

Les pertes occasionnées par cette grève sont considérables, $3,500,000 ont été perdus en salaires; les membres de la Western Canada Coal Operators'Association ont perdu $9,000,000. Ces chiffres ne couvrent que les pertes du district 18.

La grève durait depuis cinq mois. Ce district devra produire d'ici au 31 décembre à peu près 3,000,000 de tonnes de charbon.

—:o:—

### M. de Valera à la tête d'une armée

LONDRES — Le correspondant de l'*Evening News* télégraphie de Belfast que M. Eamon de Valera est sorti de sa retraite et s'est mis à la tête d'une forte armée d'insurgés.

BILLET DE LA SEMAINE

## A ma nièce

(Défense aux grandes personnes de lire par-dessus l'épaule de ma nièce)

*Ma chère Jeannette,*

*Je viens de recevoir la bonne petite lettre où tu m'annonces ta prochaine entrée au pensionnat. C'est pour toi une bien grande faveur, et je sais que tu sauras apprécier les sacrifices que tes parents s'imposent pour te permettre ainsi d'acquérir des connaissances plus étendues. En parcourant ta lettre, j'ai constaté que tu as fait l'an dernier de grands progrès dans ton français. Quand l'institutrice est dévouée et intelligente, quand la mère s'intérresse à son enfant, même seulement une pauvre petite heure de français chaque jour donne des résultats inespérés; tu m'en fournis la preuve aujourd'hui.*

*Et tu te demandes quels conseils va te donner ton oncle à ton entrée au pensionnat? Ce sera, certes, les conseils que tous les oncles de la terre donnent à leurs petites nièces qu'ils aiment bien. Sois vaillante en quittant pour dix longs mois ta maman, ton papa et tes petits frères. Au pensionnat, tu auras le coeur gros les premiers jours, n'aie pas honte de tes larmes.. "Il n'y a que les yeux qui ont pleuré qui voient clair" a écrit Louis Veuillot, un grand homme qui aimait bien sa petite Marguerite.*

*Mais, sais-tu, Jeannette, le grand conseil que je te donne: continue à bien apprendre ton français, reste toujours une petite Canadienne française, fière de sa race et de sa langue. Tu auras probablement plus d'avantages pour apprendre ton français au pensionnat, mais il s'y trouve certains dangers que tu ignorais à l'école de compagne.*

*Tu devras vivre en contact avec des petites compagnes d'une autre langue: sois charitable avec toutes, mais dans ces relations de tous les jours dans une autre langue, fais bien attention d'oublier la tienne, la langue, la langue française. J'espère bien que dans ton pensionnat tout ne se fait pas en anglais comme dans un autre pensionnat que je visitais un jour. J'espère bien aussi que n'étant pas sous le contrôle du gouvernement, on n'y donne pas à l'étude du français une place de quêteux ou de petit chien.*

*Ecoute bien ceci, ma petite Jeannette, je connais un oncle qui aimait bien lui aussi sa nièce; sa nièce passa trois longues années à un certain pensionnat et en sortit ne pouvant pas même écrire une lettre en français. Et cet oncle me disait un jour: "C'est ça, on les envoie pour leur faire apprendre plus de français et elles nous reviennent anglifiées jusqu'aux moelles!" C'est triste, n'est-ce pas, et ce sont des choses que j'écris discrètement à ma petite nièce, mais que je ne voudrais pas dire devant tout le monde.*

*Je suis certain que les bonnes religieuses auront à coeur de t'enseigner très bien le français, et je ne suis pas inquiet à ce sujet. C'est à toi de profiter des leçons qu'elles te donneront. Si tu veux faire un grand plaisir à ton oncle, écris-lui tous les mois, il pourra ainsi juger de tes progrès en français et te récompenser si tu le mérites. Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre maintenant, ma chère petite nièce, parce que tu es jeune encore, mais plus tard tu verras pourquoi ton oncle tient tant à ce que tu apprennes bien ton français. Tu comprendras aussi pourquoi ton oncle est si triste en voyant bien des petits garçons et des petites filles qui ne parleront plus français dans quelques années.*

*Chaque jour je remercie Dieu de m'avoir donné à moi, une petite nièce, sage et fine, qui sait dire: "Vous savez, moi, je suis une petite Canadienne!"*

*Mais il faut que je te quitte maintenant, car j'ai beaucoup d'ouvrage. Une caresse à tes parents et à tes petits frères. Et surtout fais bien attention qu'on ne puisse voir cette lettre.*

*Ton vieil oncle qui aime bien sa nièce et sa race.*

*JEAN-CHARLES*

## Collins a été assassiné

### Le chef du gouvernement provisoire irlandais a été tué dans une embuscade, dans le comté de Cork

LONDRES — Michel Collins, chef du gouvernement provisoire irlandais et généralissime de l'armée nationale irlandaise, a été tué de coups de feu dans une embuscade à Bandon, comté de Cork, mardi soir. Il avait quelques heures auparavant reçu une ovation dans la cité de Cork.

Un des lieutenants du chef militaire irlandais a raconté ainsi les péripéties de l'embuscade tragique où Collins trouva la mort.

"La voiture dans laquelle se trouvait Collins, dit-il, a été la première à essuyer le feu des embusqués. Ceux-ci étaient au nombre d'environ 250 et nous, nous n'étions que douze. Il pouvait être neuf heures quand nous passâmes dans le village. Quelques cents mètres plus loin, nous étions pris en enfilade par un feu de mitrailleuses.

"Le chauffeur de l'auto de Collins voulut faire de la vitesse, mais le général lui ordonna de faire halte et il nous dit de nous mettre à l'abri des balles. Il prit charge de toute la situation et dirigea le feu contre les assaillants pendant près d'une heure. Deux mitrailleuses des insurgés ne cessaient de crépiter, mais sans atteindre personne. On crut un moment que les irréguliers allaient se disperser pour ne pas risquer d'éprouver plus de pertes.

"Pendant une accalmie de la fusillade, Collins aperçut un tirailleur se trainant sur le ventre à quelque distance le long de la route derrière lui. Le général avança d'une douzaine de mètres dans cette direction pour empêcher son groupe d'être contourné. A ce moment-là, une fusillade bien nourrie couvrit le chemin des deux côtés. Le canon de l'auto blindée s'était presque bouché et notre tir devenait moins efficace.

"Le reprise des coups de feu poussa Collins à se retourner pendant quelques secondes et la minute d'après je le vis choir sur le sol, une balle dans la tête. Comme il se mourait, il prononçait des paroles d'encouragement pour ses hommes et leur demandait de tirer encore sans se soucier de lui. Aussitôt on entendit des cris: "Mon Dieu! Michael est touché."

Ses soldats se portèrent à son secours. Le sang coulait abondamment de sa blessure; il a expiré au bout de quinze minutes pendant lesquelles il avait continué à décharger son pistolet."

*Sa carrière*

Avant de prendre la direction des factions favorables à la paix en Irlande, Collins avait fait le coup de feu avec les sinn feiners contre les "black and tans" et la "Royal Irish Constabulary."

Collins était encore dans la trentaine. En mai dernier, on annonça que Mlle Kitty Kiernan, qui appartient à l'une des meilleures familles de Longford, était fiancée à Collins.

On sait peu de choses de l'enfance de Collins. On dit qu'il est né de parents roturiers du comté de Kerry.

Il reçut son éducation à l'Ecole Nationale et après avoir travaillé avec un frère dans une épicerie il entra au service des postes. Il fut fonctionnaire au bureau de poste de Londres.

Collins se mit en vedette en octobre 1914 lors du mouvement sinn feiner. En 1916 il commandait une partie de l'armée rebelle en Irlande, dont Patrick H. Pearce, qui fut plus tard exécuté, était commandant en chef.

Bien que membre du parlement impérial, Collins ne siéga jamais à Westminster. Durant les jours sombres de la guerre entre Sinn Feiners et troupes anglaises, Collins s'établit à Dublin, mais jamais les troupes anglaises ne parvinrent à le capturer.

Son audace était proverbiale chez tous les Irlandais.

Aimant la retraite et fuyant le bruit de la foule, Collins était un travailleur assidu tant à l'administration que dans les camps. Il était un orateur de marque.

*Message de Lloyd George*

LONDRES — Le premier ministre Lloyd George a adressé un message de sympathies à William-T. Cosgrave, chef intérimaire du gouvernement provisoire irlandais:

"J'ai le vif regret d'apprendre la mort du commandant en chef de l'armée de l'Etat libre. Ce trépas enlève à l'Etat libre un brave soldat, un chef énergique et dévoué, un citoyen d'une amabilité remarquable. Veuillez transmettre aux membres de votre gouvernement mes sincères condoléances de les voir perdre un des plus brillants fils de l'Irlande au moment où l'Irlande avait le plus besoin des qualités de courage et de détermination que le disparu possédait à un si haut point."

*Condoléances de Pie XI*

*Rome* — Le Pape Pie XI a été profondément surpris d'apprendre la nouvelle de l'assassinat de Michael Collins, qui lui a été communiquée par Mgr Borgonceni Duca, secrétaire d'Etat suppléant en l'absence du cardinal Gasparri.

Le pontife a exprimé les regrets qu'il éprouvait que l'Irlande, si chère à son coeur, fût déchirée par la guerre civile. Il a ajouté que la violence n'a jamais aidé à aucune cause.

*Dublin* — Les funérailles de Collins ont eu lieu lundi, à Glasnevin, au milieu d'une foule considérable accourue pour rendre l'hommage suprême au chef qui descend au champ du repos.

—:o:—

## La souscription de l'A. C. F. C.

### Pour aider à solder les frais de la défense dans l'affaire de l'école Ethier

M. l'abbé Myre, Marcelin ....$2.00
M. l'abbé Louison, Shell River, $1.00
M. l'abbé Ouellette, Wakaw, ..$1.00
R.P. Panhaleux, Prince-Albert $1.00
M. J.E. Morrier, Prince-Albert, $2.00
M. J.E. Bruyère, N. D. de Lourdes, Man. ..............$1.00
M. Roméo Béland, Domrémy ..$2.00
M. J.L. Leclerc, Duck Lake, ...$1.00
M. J.A. Fortin, Prince-Albert ..$1.00
M. Ch. Renaud, Prince-Albert ..$1.00
M. l'abbé B. Lemieux, Willow-Bunch, ............... $1.00
M. l'abbé L. E. Duchaine, Willow Bunch, ............$2.00
M. l'abbé L. Lussier, Gravelbourg, ............... $1.00
La Paroisse de Meyronne ....$16.00

*Nous rappelons que toutes les souscriptions doivent être adressées à M. Jules Casgrain, trésorier général de l'A.C.F.C., Prince-Albert. La publication sur le* Patriote *tient lieu d'accusé de reception.*

## Les réparations allemandes

*Paris* — Les négociations engagées entre la Commission des réparations et le gouvernement allemand à Berlin, ont pris fin vendredi dernier, sans qu'on en soit arrivé à un compromis qui puisse satisfaire les délégués français ou anglais.

Les représentants de la Commission, Sir John Bradbury et Eugène Mauclère, ont quitté Berlin quelques heures après la fin des délibérations, pour retourner à Paris. Les nouvelles propositions ne semblaient pas assez sérieuses pour prolonger plus longtemps les négociations.

*La France attendra-t-elle?*

*Paris* — Une dépêche du 25 courant annonçait que si les dernières garanties offertes par l'Allemagne ne sont pas acceptées par la Commission des réparations, les représentants britanniques feront tout leur possible pour retarder l'occupation par la France du bassin de la Ruhr. Le gouvernement français a déclaré officiellement qu'il n'agirait qu'après le résultat final des délibérations de la Commission.

*La Russie s'inquiète*

*Moscou* — La Russie a déjà réduit a 800,000 le nombre de ses soldats et est toujours disposée à prendre part à une conférence de désarmement qui puisse donner des garanties de succès. Telle est la déclaration faite samedi dernier, par le ministre de la guerre, Léon Trotsky, aux représentants des journaux. Si la France, a-t-il dit, envahit le bassin de la Ruhr et cela avec le concours de la Pologne, il est fort douteux que nous puissions rester neutres. Selon Trotsky, la tactique adoptée par la France n'aura pour effet que de précipiter l'Allemagne dans la révolution.

*L'intervention des Etats-Unis*

*Londres* — James M. Cox, ancien candidat démocratique à la présidence des Etats-Unis, était l'hôte de Lloyd George samedi matin. Dans une entrevue accordée aux journaux, M. Cox a dit que le chancelier allemand, Wirth, lui déclarait il y a quelques jours: "Si les Etats-Unis n'interviennent pas dans les affaires européennes dans un bref délai, l'Allemagne est perdue et avec elle toute l'Europe Centrale."

*On cherche un compromis*

*Paris* — Les membres de la Commission des réparations se sont remis à l'oeuvre lundi, afin d'atteindre un compromis au sujet du moratorium à l'Allemagne. On laisserait ainsi en suspens la solution du problème des réparations jusqu'à la réunion de la Ligue des Nations en novembre.

Sir John Bradbury insiste encore pour que l'on accorde à l'Allemagne un moratorium pour les sommes qu'elle doit verser immédiatement. Les représentants italiens sont aussi de cet avis.

Un discours de banquet

## Les "extrémistes" du Québec

### Le "Devoir" commente une récente déclaration de M. Béland à Vancouver — La "Liberté" donne quelques précisions sur le terme "extrémistes."

**Nous reproduisons sans commentaire aucun.**

M. Béland a déclaré à ses auditeurs du "Canadian Club" que la province de Québec n'est pas, pour notre pays, un fardeau, mais bien un actif et il convient de l'en féliciter; puis il a ajouté:

"Sans doute, nous avons des extrémistes dans Québec; mais n'avez-vous pas des extrémistes dans cette province et dans les autres? Je dis qu'à ce point de vue, le Canada occupe une position heureuse. Il a des extrémistes, mais ceux-ci constituent une minorité infinitésimale."

Nous serions curieux de savoir quelle sorte d'**extrémistes** M. Béland, qui venait de parler d'unité nationale, prétendait viser dans ce discours. Car, c'est un terme fort elastique que celui d'**extrémiste** et l'on risque toujours d'être l'**extrémiste** de quelqu'un. M. Béland, par exemple, lorsque, dans l'affaire du Kewatin, il se faisait le grand honneur, en compagnie de Lamarche et de quelques autres, de voter contre M. Laurier et les chefs du parti conservateur, a dû prendre, aux yeux d'un certain nombre de ses compatriotes, figure d'extrémiste. Et ses compagnons d'armes de ce jour là avaient probablement aussi, quelques années plus tôt, figure d'**extrémistes** aux yeux de tel homme politique du temps qui déclarait: **"Je sais bien que, du point de vue des principes,** (il s'agissait des écoles du Nord-Ouest), **Bourassa et Lavergne ont raison, mais au diable les principes."**

Le terme, encore une fois, est terriblement élastique. Il sonne bien dans les banquets, où chacun s'imagine être juste-milieu. Et, lorsque, comme M. Béland à Vancouver, un orateur balance élégamment **extrémistes** de Québec et **extrémistes** des autres provinces, pour d'un même geste méprisant les reléguer ensemble aux ténèbres extérieures, il est sûr d'être vigoureusement applaudi par les bonnes gens implicitement qualifiés d'hommes sages, posés, **non-extrémistes** enfin. Chacun se sent après cela la conscience à l'aise et si l'un quelconque des justes-milieux éprouve quelque ennui à la pensée que sa province possède tout de même sa part de cette infinitésimale poignée d'**extrémistes**, il est enclin à se consoler en songeant que les autres sont dans le même cas.

Mais les balançoires élégantes et les applaudissements des justes-milieux ne changent rien à un certain nombre de faits.

La province de Québec peut, au jugement de M. Béland, avoir des **extrémistes**, mais cela n'empêche point la minorité d'y recevoir, selon la parole de M. Fisher, l'un de ses anciens collègues du cabinet Laurier, le traitement le plus généreux que jamais minorité ait reçu d'une majorité.

Et M. Béland lui-même connait-il, dans notre province, un **extrémiste** quelconque qui ait jamais parlé de diminuer les droits de la minorité ou d'en restreindre l'exercice?

Connait-il, dans cette même province, un autre **extrémiste** qui ait jamais réclamé pour les siens plus que le traitement dont les Anglo-Canadiens jouissent d'un bout à l'autre du pays?

M. Béland n'ignore sûrement pas, par ailleurs, qu'à l'ombre même des bureaux où il siège comme ministre, des hommes de sa race sont depuis des années contraints, pour assurer à leurs enfants une éducation conforme à leurs traditions nationales, de soutenir de très dures luttes. Il n'ignore point qu'à quelques milles des frontières de sa province d'autres de ses compatriotes ont été frappés par les tribunaux pour avoir osé faire enseigner le catéchisme à leurs enfants dans leur propre langue — dans sa langue à lui. En passant à Winnipeg, il a pu voir des catholiques qui, depuis trente ans et plus, sont obligés, pour faire donner à leurs enfants une éducation qui ne heurte point leurs croyances, de payer double impôt. (Chose assez dure par le temps qui court).

Et cela atteste que si les **extrémistes** ne représentent dans les autres provinces qu'une fraction infinitésimale, les justes-milieux y ont tout de même une singulière conception des droits des minorités.

Nous ne prétendons pas que M. Béland et les autres ne devraient jamais ouvrir la bouche sans faire écho à la plainte des persécutés; mais ils pourraient peut-être s'aviser qu'en établissant ce parrallèle sans réserve entre les **extrémistes** de toutes les provinces, il risque d'enfoncer davantage dans leur béate satisfaction les persécuteurs — par complicité tacite ou action directe — de ceux qui leur touchent de plus près.

Cela n'exigerait de leur part qu'un peu de réflexion."

**(Le Devoir, 14 août.)**

**Omer. HEROUX.**

### La "Liberté" précise la pensée de M. Béland

"Le "Devoir" demande à M. Béland de préciser ce terme élastique.

Nous l'allons faire et sans crainte de mal interpréter les paroles de M. Béland.

Ces "extrémistes" du Québec, ce sont "Le Devoir," "L'Action Catholique," "Le Droit," "L'Action française" et toute la presse indépendante qui lutte pour le maintien du français et le respect de ses droits. Voilà ceux que vise et blâme le texte de M. Béland. Il y a là des journaux et des oeuvres de défense nationale. Que de noms nous pourrions y ajouter. "Extrémistes"! Mais cela englobe tous nos chefs, toutes les sentinelles de l'armée de la langue française; tous ceux qui refusent d'abdiquer. A cette phalange appartiennent, — pour ne citer que quelques noms, — Sa Grandeur Monseigneur Béliveau, Sa Grandeur Monseigneur Latulippe, évêque de Haileybury, Ontario, Sa Grandeur Monseigneur Hallé, évêque de Pétrée, Ontario, l'honorable sénateur Belcourt d'Ottawa; tous ces lutteurs obscurs du menu peuple qui ne veulent pas mourir, qui s'entêtent contre des lois iniques à parler français et à vouloir le faire enseigner à leurs enfants.

Voilà les "extrémistes" du Québec dénoncés par M. Béland à Vancouver.

Il n'y a pas de plus sale besogne que celle d'aller au loin mépriser les siens. C'est ce que M. Béland a fait à Vancouver. Cela ne l'excuse point qu'il soit descendu si bas pour le simple motif de se faire applaudir et de se tailler une réputation d'homme tolérant.

M. Béland est un homme intelligent. Il n'ignore pas l'histoire politique de notre pays puisqu'il y a été mêlé d'assez près depuis un bon quart de siècle. Il sait ce qui se passe dans Québec et dans les autres provinces. Il sait que l'école catholique et que l'enseignement du français ont été persécutés dans toutes les provinces anglaises; qu'Ontario s'efforce d'étrangler notre langue par l'inique Règlement XVII; que ses amis libéraux du Manitoba ont aboli ici même l'enseignement du français. M. Béland sait tout cela. Vivant dans Québec, il sait aussi que la minorité anglaise y reçoit non seulement un traitement juste, équitable, mais encore d'une extrême générosité. Jamais l'un des "extrémistes" français, dénoncés par M. Béland devant un auditoire anglais de Vancouver, n'a protesté contre cette générosité. M. Béland peut-il trouver pareil exemple de générosité dans les provinces anglaises?

"Le Devoir" a manifesté sa surprise des paroles de M. Béland. Nous avons certes le droit de lui dire la nôtre et notre indignation en plus.

M. Béland n'est pas un inconnu pour nous de Winnipeg. Il y a quelque deux ans, lors d'un voyage au Manitoba, il assista à la messe un dimanche en notre église française. C'était ce dimanche où l'on y fait la quête pour l'école.

M. Béland n'a-t-il donc rien vu, rien compris? Cette école pour le soutien de laquelle le curé de la paroisse faisait, ce dimanche-là, appel à la générosité de ses paroissiens, M. Béland ignore-t-il qu'elle fut créée parce qu'une loi inique d'une province anglaise et protestante ne reconnait à Winnipeg que des écoles neutres et anglaises? Non, M. Béland n'ignore pas cela. Il le sait tout autant que nous. Il connait comme nous le régime du double impôt qui frappe les catholiques de Winnipeg et de Brandon. Ses compatriotes de Winnipeg payent déjà depuis dix-sept ans double impôt pour que leurs enfants ne cessent point d'être français et catholiques. Nous n'apprenons là rien de nouveau à M. Béland.

Comment en face de ces faits peut-il parler d'extrémistes de notre côté?

Car c'est nous, — et ceux qui d'un bout à l'autre du Canada français appuient nos revendications, — que visent les paroles de M. Béland.

Des compatriotes de cette trempe ne nous font pas honneur. Ce sont des âmes de vaincus, mûres pour toutes les abdications. Si M. Béland ne se sent plus assez de fierté nationale pour défendre les siens, qu'il s'abstienne au moins d'aller dénigrer dans des milieux anglais ceux de ses compatriotes qui ont assez de courage pour se redresser contre l'injustice et vouloir défendre l'âme des petits.

**(La Liberté, 22 août)**

—:o:—

LONDRES — Le mark allemand a continué la dégringolade vers la fin de la semaine dernière; il est maintenant coté à 8,200 la livre sterling

—:o:—

### ERRATUM

*Il s'est glissé une erreur dans l'article publié dans notre dernier numéro intitulé: "Les derniers homesteads" Nos lecteurs auront dû lire: $10.00 par homestead, et non pas, $10.00 l'acre.*

# Les responsabilités de l'Angleterre

## La crise financière allemande

Que l'Allemagne ait voulu le moratorium et qu'elle ait cherché à l'obtenir par une dépréciation volontaire du mark, voilà qui ne peut pas faire de doute. Mais il est une question qu'on peut se poser et que —dans les circonstances présentes —on doit poser: quelles sont les responsabilités de l'Angleterre et de la politique anglaise dans la crise actuelle des finances allemandes? Evidemment, il est difficile de répondre à pareille question autrement que par des conjectures. Mais il faut avouer qu'un examen un peu attentif de l'attitude anglaise révèle des faits assez troublants.

On sait déjà que d'une façon générale, l'Angleterre n'a pas intérêt à l'appauvrissement exagéré de l'Allemagne. Grande puissance industrielle et commerçante, il lui faut avant tout des marchés et des débouchés, et elle a absolument intérêt à ce que les Allemands continuent à lui acheter des produits anglais. Aussi, jusqu'à ces derniers temps, politiciens et financiers anglais ont-ils, plus ou moins directement, engagé les Allemands dans leur résistance au paiement des réparations. Les libéraux et les socialistes anglais sont, en effet, persuadés que seul le fardeau des réparations pèse sur les finances allemandes et, par contre-coup, sur le change du mark: ils sont donc enclins à abandonner complètement les réparations pour que les Allemands puissent, d'une part, redevenir acheteurs de produits anglais, et qu'ils cessent, d'autre part, de concurrencer ces mêmes produits par le dumping que rend possible le cours du mark.

### Les engagements de la finance anglo-saxonne

Les financiers anglais paraissent avoir aussi leur part de responsabilité dans une telle politique: il semble bien, en effet, que dans les mois qui suivirent immédiatement la signature de la paix, les banquiers anglo-saxons, spéculant sur le prompt relèvement de l'Allemagne, avaient fortement pris position sur le mark: ils ne pouvaient donc, par la suite, que s'engager à soutenir la devise allemande et, indirectement par conséquent, la résistance de l'Allemagne au paiement des réparations. Et quand ils ont voulu se dégager, il était beaucoup trop tard, et ils n'ont pu faire qu'augmenter encore, par leurs ventes précipitées, la panique de la bourse de Berlin. C'est depuis la faillite du Comité des banquiers—qui n'avait au fond pour but que d'assurer la reprise du mark—que les financiers anglo-saxons ont tenté de se dégager: il semble bien qu'alors ils aient vendu à tout prix et qu'ils aient contribué pour leur part à précipiter la chute de la devise allemande. Aussi, a-t-on le droit de rester sceptique quand on voit la presse anglaise répéter chaque jour que seuls les Hugo Stinnes et consorts sont responsables de la chute du mark: quand, il y a une quinzaine de jours, un seul coup de bourse jeta sur le marché pour plus de dix millions de marks, il n'est pas sûr du tout que ce soient les industriels allemands qui se soient, à eux seuls, défaits d'une telle quantité de devises: il semble, bien au contraire, qu'il faille faire une part très large de la panique qui s'est emparée de le spéculation anglo-saxonne et qui a accentué encore le sens de la catastrophe actuelle.

Mais c'est évidemment une sorte de responsabilité qu'on ne verra jamais évoquée dans les colonnes de la grande presse anglaise: mieux vaut, n'est-il pas vrai, détourner les colères d'une opinion angoissée contre la France impérialiste et tyrannique qui, par son intransigeance impitoyable et sa persévérance logique empêche un réglement à l'amiable du problème des réparations.

### L'identité des intérêts anglo-allemands

La vérité, c'est que l'Angleterre ne tient pas à ce que l'Allemagne paie. Elle ne rêve que de reprise des affaires et a depuis longtemps abandonné tout espoir sérieux d'être payée par l'Allemagne: mais elle ne veut pas se rendre compte des différences qui séparent de la nôtre sa situation budgétaire, ou plutôt elle ne veut pas en tenir compte. Elle s'est donc faite complice de la résistance de l'Allemagne en laissant entendre qu'elle soutiendrait en faveur de celle-ci la politique du moratorium, et elle s'est trouvée, bon gré mal gré, entraînée par la politique financière de ses banquiers et de ses industriels, dans l'orbite des intérêts allemands contre l'intérêt de la France. Hommes d'Etat et hommes d'affaires anglais ont donc —bien qu'ils s'en défendent publiquement - engagé gravement leur responsabilité dans la crise actuelle, et il nous faut malheureusement constater qu'ayant à choisir entre leurs anciens ennemis et leurs présents alliés, ils se sont prononcés pour l'Allemagne contre la France.

### L'avenir de l'Entente cordiale

Il est vrai que dans ce cas le mot d'alliance lui-même n'a plus grand sens, et si l'on examine les affaires courantes à la lumière des faits que nous venons de signaler, on ne sera plus étonné de voir que dans les moindres questions d'ordre politique: Tanger, Syrie, Asie Mineure, etc., nous trouvons toujours en l'Angleterre non une alliée mais un adversaire. Constatation pénible à faire évidemment, mais qui devrait dicter leur attitude à ceux qui ont charge aujourd'hui de la politique française. L'heure des grandes liquidations pourrait bien avoir été annoncée par les menaces de le banqueroute allemande: il faut désormais ou bien liquider d'une façon définitive les divergences d'intérêts qui séparent la France et l'Angleterre, par la conclusion d'un accord précis sur la politique générale des deux pays, ou bien liquider—sans pour cela renoncer à l'amitié réciproque des deux peuples —une alliance devenue purement formelle et qui ne sert qu'à empêcher chaque fois la France de prendre les mesures nécessaires à la défense de ses intérêts vitaux. Bien entendu, le première solution—si elle était pratiquement réalisable—serait préférable pour assurer la sauvegarde des droits que la France tient du traité de Versailles. Mais il faut se décider à opter pour l'une ou pour l'autre, car rien ne nuit plus à la fameuse restauration économique du monde que ces perpétuels tiraillements entre la France et l'Angleterre, qui finissent par ridiculiser jusqu'au beau nom lui-même de l'Entente Cordiale.

*(L'Ame Française)* Paul Leclercq

## L'épitaphe de Northcliffe

*La Nation*, de New-York, porte ce jugement très franc sur Northcliffe. "Si l'on écrivait, dit-elle, la vérité *sur la tombe de Northcliffe*, elle se lirait ainsi: Ci-gît un homme dont le pouvoir vint des sous de l'ouvrier et du bas peuple auxquels il jeta à pleines pages des nouvelles de quatre sous et des sensations de bas *étages*, et qui a amoindri toute la presse anglaise à commencer par l'ancien *Thunderer, (le Times)*. Il n'a rien fait pour améliorer le sort de l'humanité; il a poussé tout le temps à des haines de races et de nations; il fut aux premiers rangs de ceux qui déchainèrent sur l'univers le pire fléau, et il ne put ensuite rien faire pour y parer. Il fut avocat du pire traité jamais conclu dans l'histoire du genre humain et jusqu'au jour de sa mort il prêcha une politique étrangère qui ne peut que précipiter l'Europe de désastre en désastre. A cause de tout cela, il devint chevalier, noble, décoré, honoré et acclamé. Ainsi, lecteurs de ces lignes, obtient on la grande célébrité."

—:o:—

## Le divorce aux E.-U.

Le divorce se répand d'une façon alarmante dans toutes les classes de la société aux Etats-Unis.

En 1867, 9,937 divorces ont été accordés ou 27 par 100,000 âmes de population. Quarante ans après, en 1916, 72,062 divorces ont été accordés, soit 86 par 100,000 de population. *Et en 1916, le nombre* des divorcés accordés était de 112,036 ou 112 par 100,000 de population. L'augmentation est donc de 115 pour cent en 50 ans. En d'autres termes pour chaque 3,666 âmes il y avait un divorce en 1867 tandis qu'en 1916, il y avait un pour 895 âmes.

Le sénateur Bandsell qui donne ces chiffres conclut que cette situation révèle une décadence manifeste et alarmante du sens moral aux Etats-Unis.

—:o:—

"Pour être aimé, il faut aimer.

"La femme est une énigme que l'homme vraiment amoureux sait toujours déchiffrer."

Nous sommes très indulgents pour les fautes graves qui nous servent, très sévères pour les fautes vénielles qui ne servent qu'aux autres.

Quand on sait un peu, on croit savoir beaucoup; quand on sait beaucoup, on sait qu'on ne sait rien.

—:o:—

# L'Ouest Canadien

## Tel que M. Larrieu l'a vu

**Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant une partie de la dernière lettre de M. Larrieu à la "Croix" de Paris.**

*L'Ouest-Canadien* est la *réunion* de trois provinces: Manitoba, Saskatchewan, Alberta. Chacune de ces provinces est au moins deux fois plus grande que la France entière, sinon davantage. *Nous avons tous lu les romans* de Gustave Aimard ou de Fénimore Cooper, nous nous sommes émerveillés au récit des aventures de Pied-de-Renard, de Oeil-de-Faucon dans l'immense prairie indienne. Aujourd'hui, la race indienne, sauf quelques réserves où sont parqués ses descendants, n'existe pour ainsi dire plus.

*Mais la prairie est restée.* Seulement, ce n'est plus la sauvage prairie des anciens jours, c'est le champ couvert de belle avoine, d'orge, de trèfle et surtout de blé. Rien ne peut donner une idée de l'immensité de cette étendue, encore à peine peuplée. Seules les solitudes de l'océan avec leurs énormes vagues peuvent lui être comparées. Mais ici, les vagues ne sont pas bleues, ni vertes, ni blanches d'écume. Elle sont dorées. C'est un océan d'or fluide.

Les distances sont invraisemblables: de Québec à Prince-Albert, d'où je vous écris, le trajet est plus long que de Paris à Québec, et je n'ai guère fait que les deux tiers du chemin qui aboutit au Pacifique. Il faut dix jours et dix nuits à toute la vitesse d'une puissante locomotive pour aller de Halifax sur l'Atlantique à Vancouver sur le Pacifique.

Pour ma part, voilà trente jours que *je parcours la prairie en zigzags, par* des chemins qui n'en sont pas, les chemins de prairie, m'arrêtant là où je sais trouver des Canadiens français. Il y en a partout, disséminés à travers ce désert et blottis dans leurs paroisses d'où rien ne pourra les déloger.

C'est en vain que le gouvernement anglais envoie ici des milliers d'émigrés, *recrutés dans tous les pays de* notre vieille Europe. Son but est de noyer l'élément français et d'angliciser toute la colonie: les émigrés s'anglicisent facilement.

Jamais on ne vit pareil mélange de races, et ce n'est pas trop s'avancer que de dire: dans les prairies de l'Ouest, les races du monde entier se sont donné rendez-vous, y compris les Nègres et les Chinois.

Tout ce beau monde s'assimile le plus rapidement possible la mentalité, la langue, les coutumes de l'Anglo-Saxon.

Seul, le Canadien résiste et persiste à faire flotter sur son clocher, aux jours de fête, le drapeau tricolore.

Cette immigration à outrance et sans discernement, mélange de bon grain et d'ivraie où l'ivraie domine, n'est pas arrivée à absorber l'élément français. Nous avons dit que la prairie sauvage avait été remplacée par les champs de blé. Pourtant, il reste encore quelques "ranchs" dans ces immenses espaces où tout comme au Sahara surgissent les mirages. Ces "ranchs" sont de vastes pâturages naturels où se pratique l'élevage. Le propriétaire d'un ranch possède quelquefois 900, 1,000, 1,500 vaches et veaux. Rarement il connaît le nombre exact de ses bêtes demi-sauvages, paissant en liberté, même en plein hiver, car pendant l'hiver les vaches *peuvent encore paitre l'herbe enfouie sous la neige.* Elles la découvrent en grattant le sol de leurs sabots.

Ces propriétaires de milliers de vaches à lait, le croira-t-on? font usage, chez eux, dans leur maison de bois, de lait en boites, de lait *concentré*.

Beaucoup d'entre eux sont des vieux *garçons*, des "bachelors" comme on les *appelle*. Ces "bachelors" sont des hommes venus jeunes dans la *prairie*. D'année en année, craignant de s'embarrasser d'une femme dans *un pays* si dur et si peu confortable, ils ont retardé leur mariage. D'hésitation en hésitation, ils ont fini par *dépasser* l'âge "mariable" et se sont *résignés à leur sort. Beaucoup d'entre eux achèvent leur vie dans la plus navrante* misanthropie. Voici maintenant quelques "tuyaux" pour les jeunes lecteurs qui voudraient tenter l'aventure de l'Ouest-Canadien.

D'abord, ce qu'il y a de pire, c'est d'arriver ici avec beaucoup d'argent. De mémoire de Canadien, pas un Français venu de France avec de gros capitaux (et Dieu sait si on en a vu ici, des fils de famille attirés par la prairie!) n'a pu réussir. Il a voulu cultiver à sa guise, avec des méthodes qu'il savait bonnes (bonnes en France, oui!) et il a piteusement échoué.

Seul réussit ici celui qui, en arrivant et pour commencer, se place comme engagé dans une ferme, étudie soigneusement les mille petits travaux quotidiens et, après expérience, achète d'abord un quart de section de terre; puis une demi-section, puis une entière, puis deux. Il est bon de dire qu'une section représente à elle seule un territoire très vaste. Un simple paysan de l'Ouest serait, en France, un grand seigneur.

Le colon ne doit jamais perdre de vue que, s'il peut s'enrichir avec une seule récolte, il peut tout perdre après une grêle, une gelée, une sécheresse ou une invasion de sauterelles.

Enfin, il faut qu'il compte avec la mévente possible du blé, avec les traîtrises de la spéculation.

Pourtant, avec de la prudence, de la prévoyance, de la sobriété, du courage à la besogne, il se tirera des pires difficultés: témoin des villages entiers, construits et habités par des Français de France vivant très heureux ici. J'ai rencontré un soir, dans un coin perdu du Manitoba, à Saint-Claude, toute une colonie bretonne en costumes! Aucun de ces Bretons ne se plaint de son sort et ne regrette d'être venu.

Albert Larrieu.

## Malade pendant dix ans

M. A. E. Fortier de St. Paul l'Ermite, Qué. écrit: "Il y a à peu près un an j'avais abandonné tout espoir de recouvrer la santé, car j'avais été malade pendant dix ans, aucune médecine ou traitement ne put me donner du soulagement. Le Novoro du Dr. Pierre m'a rendu la santé." Son expérience est celle de bien d'autres. Ce vieux remède herbeux n'est pas un remède de droguiste, il est vendu directement par Dr. Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Livrés exempt de droits au Canada.

# Un vieux paletot

C'était une espèce de bohème: il avait des cheveux gris, soixante-cinq ans et un paletot déjà bien vieux.

— Vous ai-je dit comment on le nommait?... Il s'appelait Martinelle.

Lui-même n'aurait pu vous apprendre d'où lui venait ce nom-là, car il n'avait pas connu ses parents.

Il vivait tout seul, Dieu sait comment, faisant plus de poèmes que de bons repas; aussi son corps était-il maigre autant qu'un fourreau de sabre.

— Comment, me direz-vous, ne s'était-il pas enrichi?

— Dites-moi, vous qui lisez ces lignes pourquoi n'avez-vous pas saisi la fortune au collet... et je vous répondrai.

Sachez seulement que Martinelle avait du talent; seulement, il était poète, et les poètes, s'il ont beaucoup de rimes n'ont pas toujours de raison.

Ils dépensent tout ce qu'ils gagnent, presque jamais ce qu'ils ont gagné.

Martinelle faisait comme les autres; c'est vous dire que son escarcelle était, la plupart du temps, vide comme le crâne d'un Hottentot.

Mais son coeur n'était pas de même. Le bohème était généreux. Et, quand il passait dans les rues, enfoncé dans son antique paletot jaune, les aveugles entendaient un sou tinter dans leur sébile, si toutefois il en avait.

Martinelle était-il catholique? Priait-il Dieu? Je ne sais. Toujours est-il qu'il avait pour la Vierge un culte presque filial.

C'était une paillette d'or dans du granit, mais du moins c'était une paillette d'or.

Et tout le monde n'en a pas!

Et quand il donnait un sou, c'était toujours en l'honneur de la bonne Sainte Vierge.

On disait tout bas qu'il avait été, bien des années auparavant, sauvé de froidure et de faim par un vieux prêtre, que ce prêtre, avait essayé sa conversion, mais que le pauvre littérateur avait oublié le reste pour ne garder que cette dévotion à la Mère du Christ.

Voilà ce qu'on disait: quant à moi, j'ignore ce qu'il en était réellement.

Une seule chose m'est demeurée en la mémoire, c'est qu'il avait ce paletot jaune, dans lequel il promenait sa misère et sa philosophie, depuis l'époque où le vieux prêtre l'avait secouru.

Cet humble habit avait été la suprême aumône du saint vieillard.

Il est 11 heures de la nuit. Dans l'ombre clignotent les becs de gaz; sur le pavé caboteux claquent en passant quelques fiacres attardés.

Martinelle est assis sur un mur de peu d'élévation, à l'angle d'une rue du quartier Saint-Antoine.

Depuis deux jours, faute d'argent, il couche à la belle étoile....mais ce soir-là il n'y a pas d'étoiles, et le vent, prenant la rue en enfilade, souffle le frisson.

Depuis le matin non plus il n'a pas mangé.

Tout grelottant, il se rapetisse en son paletot, afin de donner moins de prise au froid.

Pauvre paletot jaune! il est troué aux coudes, effrangé au col, râpé sur le dos, orphelin de boutons et veuf de ses doublures.

— Qu'avez-vous?

— J'ai froid... grelotte d'une voix presque morte le vieux pauvre,

— Froid! moi aussi! bégaye le bohème transi.

Et comme pour lui répondre, la bise en ce moment hurle plus fort, le pénétrant jusqu'aux moelles.

Le lendemain au pied d'un mur de la rue Saint-Antoine, les passants virent un vieillard qui râlait près d'un cadavre.

Le cadavre, c'était celui de Martinelle.

Il n'avait plus de paletot. Le vieux vêtement recouvrait le vieillard.

On l'enterra deux jours après, et maintenant son corps repose au fond du cimetière Montmartre, en un coin où personne ne va jamais.

"Mais son paletot jaune ô bonne Vierge, lui a servi n'est-ce pas, de billet d'entrée pour le ciel.

*Louis Bindel.*

—:o:—

## Au restaurant

— Voyons garçon, j'ai commandé des côtelettes d'agneau et vous m'apportez des côtelettes de mouton!

— Ils sont si lambins à la cuisine que les côtelettes ont eu le temps de vieillir!

# Autour de la Ferme

## La valeur du tracteur

La division des fermes expérimentales entretient, au total sur tous ses établissements au Canada, vingt-six tracteurs. Les lecteurs auront peut-être intérêt à connaître les renseignements que nous avons recueillis sur le fonctionnement de ces machines. La valeur relative des chevaux et du tracteur pour les travaux de la ferme a donné lieu à bien des discussions depuis que la traction mécanique a été introduite sur la ferme. Nous ne nous proposons pas de reprendre ici cette controverse, mais plutôt de montrer de quelle façon le tracteur nous est venu en aide.

Le tracteur—et c'est là son principal avantage—permet de mettre très rapidement la terre en état d'être ensemencée, d'où son utilité pour le cultivateur qui ne garde pas de juments poulinières dont les services peuvent être réquisitionnés à ces moments. Beaucoup de tracteurs disquent autant en une journée que six ou huit chevaux. On peut aussi les tenir au travail plus longtemps que les chevaux si on le désire. Il ne faut qu'une journée ordinaire pour disquer au disque double de seize à vingt acres. Cette rapidité dans l'exécution permet souvent d'ensemencer les champs avant une forte pluie et évite ainsi des façons culturales supplémentaires et des délais dans les semailles—délais que les cultivateurs d'Ontario et de Québec ne paraissent pas redouter autant qu'ils le devraient. Les données suivantes recueillies au cours d'une expérience conduite pendant dix ans à la ferme centrale d'Ottawa font ressortir la valeur des semis précoces. Dans cette expérience, les premiers semis ont été faits dès que le sol était prêt à être ensemencé et suivis de cinq semis successifs exécutés à tour de rôle et à une semaine d'intervalle. C'est la deuxième date des semis, c'est-à-dire sept jours après que le sol était prêt à être ensemencé, qui a donné les meilleurs résultats.

Lorsque les semis étaient retardés d'une semaine sur la période la plus favorable, il y avait perte de 30 p. c. sur le blé, 24 p.c. sur l'orge et 15 p. c. sur l'avoine. Lorsqu'ils étaient retardés de deux semaines, cette perte se chiffrait par 40 p. c. pour le blé, 28 p. c. pour l'orge et 22 p. c. pour l'avoine. Lorsque le retard était de trois semaines, la perte se montait à 50 p. c. pour le blé, 40 p. c. pour l'orge et 32 p. c. pour l'avoine. Enfin, lorsque le retard était de quatre semaines, il y avait perte de 58 p. c. pour le blé, 46 p. c. pour l'orge et 46 p. c. pour l'avoine. L'objet que nous nous proposons en présentant ces chiffres est de faire voir qu'un tracteur, en exécutant le travail de six à huit chevaux dans le disquage, permet de compléter les semis plus tôt et d'obtenir ainsi une augmentation correspondante de rendement de l'acre. C'est là un point en faveur de cette machine qui n'est certainement pas à négliger.

Un autre avantage important du tracteur est qu'il permet de finir le labour d'été et d'automne, lorsque la terre est dans le meilleur état possible. Le labour peut s'exécuter rapidement; on fait de quatre à cinq acres en une journée ordinaire quelle que soit la chaleur du jour. Outre le labour et le disquage, le tracteur sert pour le hersage et pour transporter la moissonneuse, le monte-foin et la gratte à chemin. Enfin, il fournit également l'énergie motrice pour le battage, le hachage du maïs, le broyage du grain et le sciage du bois.

Il serait difficile de représenter par des chiffres la différence qui existe entre le prix de revient des labours et des disquages, exécutés avec le tracteur, et avec des chevaux. Ce prix dépend dans une large mesure, de l'étendue de terre en culture et du nombre de jours de fonctionnement par an. Deux frais importants dans la conduite du tracteur sont la dépréciation et les réparations et ici l'habileté du conducteur entre pour une large part; il faut beaucoup d'attention pour maintenir ces frais au minimum, mais il ne faut pas blâmer le tracteur s'il y a négligence de la part du conducteur.

On peut demander: "Quelles sont les fermes qui peuvent employer un tracteur?" Il serait difficile de répondre d'une façon positive à cette question. Les conditions varient suivant les fermes. Il y a cependant quelques renseignements généraux qui peuvent servir de guide. Une ferme qui n'exige que deux ou trois chevaux de travail ne peut évidemment se payer le luxe d'un tracteur. Peut-être une ferme qui exige cinq chevaux de travail ou plus et qui emploie beaucoup d'énergie motrice pourrait judicieusement considérer l'achat d'un tracteur et se passer de chevaux. Il est vrai que la disparition de deux chevaux causerait une légère incommodité pendant la rentrée des récoltes, mais le surcroit d'énergie motrice dont on disposerait au printemps pour les travaux de culture, et en automne pour les labours ferait plus que compensation. En outre, les chevaux qui resteraient perdraient moins de journées pendant l'année; il faudrait moins de main-d'oeuvre pour les labours et enfin le capital placé dans un tracteur ne serait pas beaucoup plus élevé que dans un bon attelage de chevaux.

E. S. HOPKINS,
Agriculteur du Dominion.

## Application du fumier de ferme

*Notes des fermes expérimentales*

Chaque fois que la question d'employer du fumier de ferme venait sur le tapis dans les provinces des Prairies, on avait l'habitude de clore immédiatement la discussion en disant d'une façon un peu orgueilleuse. "Les sols de l'Ouest sont si riches qu'ils n'ont pas besoin de fumier". Ce n'est pas tout à fait exact. Il est probable que les sols d'argile noire, profonds et riches, que l'on rencontre dans la plupart des parties de l'Ouest contiennent suffisamment de fertilité pour donner d'excellentes récoltes sans s'épuiser pendant cinquante ans, à condition que l'on puisse rendre assimilables les éléments de fertilité que renferme le sol et maintenir ce sol en même temps en bon état physique. Ce sont là justement les deux services principaux que rend le fumier de ferme sur la Prairie: aider à rendre les éléments de fertilité assimilables en conservant plus d'eau dans le sol, et empêcher les tourbillons de poussière en maintenant le sol dans un bon état physique.

Dans l'Ouest, en des années normales, la hauteur moyenne de pluie est de quinze à vingt pouces; en certains endroits elle atteint à peine dix pouces dans des années sèches, ailleurs elle peut dépasser 25 pouces en des années humides. Lorsque la hauteur de pluie n'atteint pas 20 pouces, il est à craindre que l'application de fumier ne fasse beaucoup plus de mal que de bien, à moins que cette application ne soit bien faite. Si on épand le fumier frais, non pourri, à la main, pour l'enfouir en grosses mottes à la charrue, ces petits tas de paille tiennent la terre ouverte, empêchant ainsi l'ascension de l'eau venant des profondeurs du sol, et au bout de trois ou quatre ans, lorsqu'on laboure à nouveau, on trouve ce fumier pailleux presque aussi frais que lorsque l'on vient de l'enfouir à la charrue. Dans l'intervalle on a gâté deux ou trois récoltes et le cultivateur dit à qui veut l'entendre qu'il en a assez du fumier.

Une série d'expériences commencée sur les fermes fédérales du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta en 1911 a démontré qu'il n'est pas à conseiller d'appliquer du fumier frais, à moins que l'on ne soit dans un district, où la pluie est considérable, ou à moins que ce fumier ne soit appliqué en couverture pour empêcher le sol de se *soulever aux vents*. Par contre, l'application du fumier bien pourri donne des résultats avantageux sur presque tous les sols et dans presque toutes les conditions de température, si ce fumier est soigneusement épandu et immédiatement enfoui à la charrue. L'enfouissage à la charrue de douze tonnes de fumier bien pourri à l'acre, en automne, a permis d'obtenir un surplus de production d'environ 4 boisseaux à l'acre de blé, 8 boisseaux à l'acre d'avoine et 10 boisseaux à l'acre d'orge, sur une moyenne de cinq ans ou plus. Cette augmentation de rendement n'était pas tout à fait aussi marquée lorsque le fumier était appliqué au printemps.

Les points les plus importants que font ressortir ces expériences c'est que, lorsque la hauteur de pluie ne dépasse pas vingt pouces, on ne devrait employer que du fumier bien pourri. Le fumier non pourri peut contenir des graines de mauvaises herbes, et comme il dessèche la terre, il est tout probable que la céréale à laquelle il est appliqué produira moins; il peut cependant provoquer une augmentation de la récolte de racines, ou les binages fréquents le mélangent plus rapidement dans le sol et en activent la décomposition. Le meilleur moment pour l'application du fumier en automne est sur le chaume de la première récolte qui suit la jachère, puis on laboure immédiatement. Le fumier qui est enfoui à la charrue en automne se mélange parfaitement au sol avant les semailles, le sol se réchauffe et ses éléments de fertilité deviennent plus facilement assimilables. Le fumier qui est appliqué en hiver ou au printemps ne fait que peu de bien la première saison. Nous ne recommandons pas l'application de fumier sur la jachère, car la culture de la jachère rend déjà beaucoup d'engrais assimilables et si l'on ajoutait du fumier à ce moment il serait à craindre que la récolte n'ait une pousse trop luxuriante et qu'elle ne soit exposée à la verse, à la rouille ou à la gelée.

Les épandeuses de fumier font un travail utile, mais si le fumier est épandu uniformément à la main et hersé, il devrait être en bon état pour être enfoui à la charrue. Quand à l'application de fumier en couverture sur le grain qui a deux à six pouces de hauteur, on ne peut la recommander que pour empêcher les tourbillons de poussière. Le fumier de ferme apporte au sol *une nouvelle provision de matière végétable ou humus, qui est l'une des meilleures substances que l'on puisse trouver pour lier le sol ensemble et l'empêcher de se soulever au vent; c'est aussi la substance qui conserve le mieux l'humidité*, et en pourrissant l'humus fournit de l'engrais.

Les engrais chimiques du commerce ne fournissent aux plantes que de la nourriture, et comme il y a une abondance de nourriture dans presque tous les sols de l'Ouest, l'emploi d'engrais chimiques sur les fermes de l'Ouest ne peut avoir qu'une valeur très douteuse pendant encore bien des années.

F. H. Reed,
Station expérimentale de Lacombe, Alberta.

—:o:—

Les harnais doivent être huilés au moins une fois par année. Ils doivent être réparés avec soin de manière qu'ils ne puissent pas blesser les chevaux.

## Le silo est nécessaire

Tout change à la longue—visées, genre d'exploitation agricole, méthodes—mais le silo qui s'est introduit brusquement parmi nous est toujours considéré comme un facteur essentiel dans la bonne exploitation animale. Il y quinze ans le silo était une tentative dans l'Est du Canada: *aujourd'hui, il y est indispensable*. Les progres n'ont pas été aussi rapides dans l'Ouest, surtout en ces dernières années, car le grain rapportait mieux que le bétail, mais aujourd'hui que le grain est retombé à un dollar le boisseau, l'adoption d'un type plus varié d'exploitation agricole s'impose. Bovins, porcs et moutons reviennent au premier plan, et le silo est un facteur économique nécessaire sur toutes les fermes gardant au moins 20 bêtes à cornes. Il faut hiverner les bovins avec des fourrages bon marché et le silo seul permet d'emmagasiner de grosses quantités de fourrages bon marché et succulents, surtout le blé d'Inde et le tournesol qui ne donneraient pas les meilleurs résultats s'ils étaient préparés de toute autre façon.

Les fourrages de l'Ouest que l'on peut utiliser de la façon la plus avantageuse comme ensilage sont les tournesols, l'avoine et les pois, et le blé-d'Inde. Les tournesols viennent premiers sous le rapport du volume, l'avoine est très nourrissante et sûre, les pois et l'avoine coûtent plus cher, le blé-d'Inde est le moins sûr. Le silo permet de conserver à très peu de frais et avec le moins de gaspillage possible une grosse quantité de ces trois plantes dans un très petit espace. La plante ensilée conserve mieux sa valeur alimentaire, elle est plus savoureuse, plus digestible et fournit un fourrage succulent, nécessaire dans une bonne ration. L'ensilage permet de réduire d'au moins 50 pour cent la masse de fourrages plus chers, comme le foin, la luzerne et les fourrages verts, et abaisse sensiblement la ration de grain lorsqu'on donne une forte alimentation.

Quatre acres d'une récolte de deux tonnes de fourrages verts à l'acre feront vivre quatre bovins adultes pendant six mois d'hiver. Deux acres de fourrages verts et un acre de tournesols, à raison de treize tonnes à l'acre, ou d'avoine à huit tonnes à l'acre, feront vivre le même nombre d'animaux. Ainsi donc, en ce qui concerne le nombre de bestiaux portés par acre, le silo *augmente la capacité de la terre de 25 pour cent* par comparaison aux autres récoltes. Ces plantes à ensilage *cadrent bien avec les récoltes principales, car elles permettent d'adopter un assolement d'une* nature plus variée et elles aident également à maîtriser les mauvaises herbes en fournissant un autre moyen d'attaquer ces dernières.

Le silo est ce qui est le plus nécessaire au cultivateur de l'Ouest dans le moment actuel. La terre coûte trop cher pour la production du foin, peu de plantes à foin viennent bien du reste, et celles qui le font ne produisent guère. Les plantes à ensilage viennent bien; elles rapportent beaucoup à l'acre, augmentant ainsi la récolte d'aliments bon marché. Un silo bien rempli est la meilleure garantie que l'on puisse avoir d'une abondance de nourriture pour faire vivre les bestiaux pendant l'hiver; c'est une asurance contre les années sèches.

Il ne faut pas que la construction du silo coûte cher, car jamais l'économie n'a été plus nécessaire qu'à l'heure actuelle sur les Prairies. *Peu de cultivateurs peuvent* construire un silo moderne, en ciment ou en douves, mais aujourd'hui que le succès du silo en fosse est assuré, on n'a plus à s'inquiéter du coût. Quelques jours avec un attelage et une pelle à cheval suffisent pour creuser une tranchée de 16 pieds sur 30 et de 8 pieds de profondeur, un peu de vieille paille suffit comme couverture. Le silo ainsi construit est le grenier à fourrage le meilleur marché de la ferme. Cependant la moissonneuse et le hache blé-d'Inde coûtent cher, et les cultivateurs feront bien de se mettre ensemble pour les acheter. On peut généralement se procurer un engin dans tous les districts; l'achat coopératif des machines et la coupe des récoltes à ensilage en commun permettront de résoudre la difficulté.

C. R. BRADFORD,
Adjoint au régisseur, station expérimentale de Lacombe, Alberta.

—:o:—

Un cheval consomme autant de nourriture, à part le blé d'Inde que 8 moutons; une vache autant que 12 moutons; un boeuf à l'engrais autant que 10 moutons; une genisse de trois ans autant que 6 moutons; une génisse d'un an autant que 4 moutons; un veau autant que 2 moutons.

Pour le cultivateur, les principaux soins à donner au lait se résume en un mot: "La propreté."

Comment pouvez-vous affirmer que vos vaches vous paient, si vous ne controlez pas leur rendement?

# Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

## WILLOW BUNCH, Sask.

— Dimanche dernier avait lieu l'assemblée des contribuables de l'Ecole Lemieux et d'un bon nombre de paroissiens qui s'intéressent à la question si importante de l'éducation. Il s'agissait de prendre connaissance de l'exercice de l'année scolaire 1921-22. M. le Dr. Ars. Godin présidait; M. l'abbé L. E. Duchaine agissait comme secrétaire; M. Ph. Mondor, le troisième commissaire, était aussi présent.

L'assemblée fut ouverte et l'on entendit d'abord la lecture du rapport des commissaires, qui se lit comme suit:

Messieurs,

Depuis le 3 novembre 1921, au 28 juin 1922, nous avons eu seize (16) élèves inscrits. L'école a donc fonctionné durant huit mois. M. G. Tremblay a fait la classe les six premiers mois; M. Ed. de Laforest, les deux derniers mois de l'année.

Pendant ce temps, ou plutôt depuis qu'il a été question d'ouvrir l'Ecole Lemieux, nous avons eu treize (13) assemblées, dont six (6) générales et sept (7) des commissaires.

Aux enfants nous avons fait subir trois examens: un au jour de l'An, l'autre à Pâques; le dernier à la fin de l'année. Ces examens nous ont permis de voir les progrès constants des enfants. De fréquentes visites, une fois la semaine à peu près, ont été faites à l'école par M. l'abbé L. E. Duchaine, pour voir à l'enseignement religieux; M. le Dr. A. Godin donna aussi plusieurs conférences sur l'hygiène. A la fin de l'année on distribua aux enfants pour une quinzaine de piastres de prix en livres canadiens.

Quant au côté financier, ce ne sera pas long. Au cours de l'année, nous avons retiré, sous forme de souscription, $1,422 et dépensé $1,415.24, de sorte qu'il reste une balance de $6.76. Vous aimerez sans doute à avoir le détail des dépenses. Nous avons payé.

| | |
|---|---|
| En salaire | $573 00 |
| Pour pupitres | 240.00 |
| Pour loyer du local | 150.00 |
| Pour livres, cartes, etc. | 31.50 |
| Divers | 31.74 |

Ce qui forme un total de $1,415.24

Il reste encore dû en souscription la somme de $165.00 et nous serons probablement obligés de payer à M. G. Tremblay la somme de $76.00 qu'il réclame, avec menace de poursuite, pour le temps où l'école a été fermée à cause des oreillons.

Comme vous le voyez, Messieurs, l'Ecole Lemieux a bien fonctionné. Nous nous sommes occupés de vos enfants et il est certain que les résultats ont répondu à nos efforts et à vos sacrifices.

Maintenant, les parents ont passé une résolution (assemblée du 13 avril dernier) à l'effet de mettre cette institution sous la protection de la Société St-Jean-Baptiste. Il n'a pas été question, pas explicitement du moins, des objets qui ont été acquis pour le fonctionnement de l'école, tels que pupitres, livres, cartes géographiques, etc. Il semble que ces articles, à moins qu'on en dispose autrement, vont passer à la Société St-Jean-Baptiste.

A l'heure actuelle, nous avons en mains deux applications sérieuses de maîtres d'école. (Au moment où nous transcrivons ce rapport, une troisième application nous est arrivée qui mérite notre attention.) S'il est permis d'exprimer un voeu, à la fin de ce rapport, et en présentant à l'assemblée la démission du bureau actuel des commissaires, nous souhaitons:

"Que cette oeuvre d'éducation de nos jeunes gens continue à s'accomplir malgré tous les sacrifices qu'elle exige; qu'elle se développe toujours plus pour le bien de notre paroisse, l'honneur de notre race et de notre sainte religion."

20 août 1922.

(signé) Les Commissaires.

L'assemblée approuva à l'unanimité la lecture de ce rapport et vota un vote de remerciements au bureau des commissaires. Il fut décidé ensuite que le mobilier de l'école resterait propriété de l'institution de l'Ecole Lemieux, sous la garde de M. le Curé. On donna au secrétaire la charge de collecter les sommes dues et de les déposer au fonds de l'Ecole. Quant à la réclamation de M. G. Tremblay, tous sont d'avis que la municipalité devrait payer ce salaire, et on engage les commissaires actuels à régler cette question. M. le Dr. A. Godin accepte volontiers de voir les conseillers, tous les intéressés, et de leur parler sérieusement de cette affaire.

Sur l'invitation de M. le Président, M. le curé A. Lemieux prend la parole. Il félicite chaleureusement les parents d'avoir eu la générosité de faire un si bel essai en ouvrant cette école, et en la maintenant, malgré de grands sacrifices. Ce ne sera pas perdu. Le bon Dieu réserve des bénédictions spéciales à tous ceux qui contribuent à une meilleure formation de l'enfance. Mais ce n'est pas tout d'avoir fait un essai splendide. Il faut maintenant savoir tirer les fruits de l'expérience que nous venons de faire. Ce projet doit être repris, surtout cette année où le bon Dieu nous favorise d'une si belle récolte. Seulement c'est encore à vous, dit M. le Curé, c'est aux parents à s'occuper de la chose. C'est à eux de savoir apprécier les bienfaits d'une bonne éducation. Ce n'est pas tout d'avoir quelques personnes qui se dévouent à cette oeuvre. Tout le monde doit s'y intéresser. Toute la paroisse doit avoir à coeur de former ici à Willow Bunch une élite qui nous fera honneur plus tard."

Quand on eut fini d'applaudir, on décida que, dès dimanche prochain, une assemblée serait tenue le soir à la salle, pour reparler de la question et étudier le projet d'ouvrir deux classes, au lieu d'une. M. le président, le Dr. A. Godin, dit que c'est possible et plus avantageux.

Attendons pour voir ce qui en résultera.

— On ne parle que d'un événement ces jours-ci, à Willow Bunch. Un des nôtres, M. M. A. Noël, passerait, tout d'un coup, d'une modeste aisance, à une immense fortune! Une invention, une merveille quoi, pour laquelle on lui offre $85,000.00! Vous avez bien lu: quatre vingt cinq mille piastres! Il y a de quoi parler, hein!

— En même temps les travaux des champs se poursuivent avec rapidité. Le blé d'or tombe et se replante en longues files de moyettes (stooks) drues et bien fournies. Les cultivateurs jubilent, et avec raison.

:o:

## VISCOUNT, Sask.

**Un deuil: Mme Turcotte** — Mercredi matin, 3 courant, une foule nombreuse conduisait à sa dernière demeure la dépouille mortelle de Mme Clara Turcotte, née Piquette, épouse de M. Auguste Turcotte. La défunte était âgée de 50 ans à peine. Bien qu'elle fût atteinte d'une maladie de coeur qui causait parfois de graves inquiétudes à son entourage, on ne s'attendait pas cependant à une fin si prompte. Dimanche le mal empira brusquement. Après de grandes souffrances courageusement supportées, elle rendit pieusement le dernier soupir lundi, à 5 heures du soir, assistée du curé de la paroisse et des membres de sa famille, et munie de tous les secours de la religion.

La famille Turcotte est la première famille catholique qui vint s'établir à Viscount. Aussi le deuil qui la frappe a-t-il un douloureux retentissement dans la population toute entière. Mme Turcotte était universellement estimée. C'était une excellente mère de famille et une de ces personnes dont la bonté de coeur gagne toutes les sympathies.

Elle laisse pour pleurer sa perte: son mari, M. Auguste Turcotte, sa mère, Mme Piquette, et neuf enfants, dont cinq demeurent encore à la maison paternelle.

Les funérailles furent très émouvantes. M. le curé était allé faire la levée du corps à la maison de la défunte, à trois milles du village. Pendant que le cortège — comprenant trente automobiles — se dirigeait lentement vers l'église, le son des glas ne cessa de se faire entendre. Un bon nombre de nos concitoyens protestants se trouvèrent présents à la sainte messe et à la cérémonie de la sépulture.

Dieu, dont les desseins sont impénétrables, nous a enlevé une bonne mère de famille. La Providence ne manquera pas de venir en aide à ceux qui restent, surtout au père et aux enfants, dont le chagrin est impossible à décrire.

**Autres deuils** — Deux pères de famille, M. Aldéric Daoust et M. Henri Normandeau, viennent d'apprendre la mort de leurs mères, décédées, l'une à Montréal et l'autre à St-Urbain (Québec). Nous leur offrons nos sympathies bien sincères.



## ALBERTVILLE, Sask.

Dimanche, le 13 août, malgré le mauvais état des chemins et un temps plus ou moins rassurant, S. G. Mgr Prud'homme se rendait de Prince-Albert à notre petit village d'Albertville, afin de bénir solennellement notre nouvelle église et de donner la confirmation à nos enfants préparés à cet effet.

M. l'abbé S. Caron, chancelier du diocèse, avait précédé Sa Grandeur en se rendant à Albertville la veille au soir.

Grande était l'anxiété lorsque l'heure annoncée pour l'arrivée de notre premier pasteur fut sonnée, et que toute la paroisse réunie, regardant sur la grande route ne voyait aucun auto poindre à l'horizon! Cependant, nous ne désespérions pas encore car nous comptions, et à bon droit, sur l'habileté de notre dévoué et bienveillant M. Renuart, de Prince-Albert, qui devait conduire Sa Grandeur à Albertville. Tout-à-coup quelqu'un annonça la venue d'une machine sur la grande route; quelques minutes encore et plus de doute, c'est bien Monseigneur qui nous arrive, bénissant de côté et d'autre; les enfants qui se sont agenouillés du côté de l'église et les grandes personnes du côté opposé forment ainsi une belle haie vivante conduisant de l'église au presbytère. Sa Grandeur descend de la limousine paraissant un peu fatigué, mais plein de joie et de gaieté: c'est le père qui arrive au milieu de ses enfants.

La cérémonie de la bénédiction de l'église commence aussitôt, cérémonie très belle et très imposante.

La grand'messe est chantée par M. le Curé, Sa Grandeur assiste au trône accompagnée de M. l'abbé S. Caron et de M. J. Cordeau, eccl. S. D. Après la messe M. le Curé, au nom de la paroisse, remercie Sa Grandeur de s'être rendu à Albertville et d'avoir bravé pour ainsi dire, les mauvais chemins et la mauvaise apparence d'un temps orageux, afin de se rendre au milieu de ses fidèles diocésains d'Albertville, qui protestent de leur attachement et dévouement à leur père spirituel. Sa Grandeur, comme toujours, répondit en termes très heureux.

Dans l'après-midi, vers les 3 h., nous arrivent de Prince-Albert, le R. P. Paubaleux, M. l'abbé J. H. Brodeur, tous deux de l'évêché, pour prêter leur concours pour la cérémonie.

A 3 heures Sa Grandeur, précédée des nouveaux confirmants, fait son entrée dans l'église qui est bien remplie. Après avoir adressé la parole aux enfants et aux parents pendant près d'une demi-heure, Monseigneur administre le sacrement de confirmation à un bon nombre d'enfants. M. et Mme Emile Beaudoin représentent le parrain et marraine pour la cérémonie, qui se termine par la bénédiction du T. S. Sacrement, donnée par Sa Grandeur.

Après cette dernière cérémonie Monseigneur, tout paternellement voulut bien recevoir un très grand nombre de paroissiens, pères et mères de famille, voir même les enfants, disant à chacun et à tous un bon mot d'encouragement.

Vers les 5 h. 30, Sa Grandeur, au grand regret de tous les paroissiens, quittait la paroisse pour retourner dans sa ville épiscopale. Comme le matin, les têtes se courbèrent pour recevoir, cette fois, une dernière bénédiction de leur premier pasteur. Tout est bien qui finit bien!

Vive Monseigneur Prud'homme!

Un témoin.

## MARCELIN, Sask.

— Les coupages battent leur plein, la récolte donne de belles espérances. Plus de deux chars de moissonneuses-lieuses furent vendues ainsi que trois chars de corde d'engerbage. Pour notre district c'est certes bien encourageant.

— Plusieurs transactions d'importance viennent de se réaliser. J. L. Landry vient d'acheter la bâtisse qu'il occupe depuis plusieurs années comme magasin et va y faire des améliorations des plus modernes. George Brad a acheté de Napoléon Brissard la bâtisse où est le bureau de poste, et va ouvrir un magasin général bientôt. M. Brissard ayant vendu ses deux propriétés va transporter le bureau de poste a quelques pas, toujours sur la rue principale et projette de bâtir sur les deux lots vacants du village un immeuble qui sera divisé en bureaux pour hommes d'affaires.

— J. B. Dorais va commencer des travaux pour amélioration du magasin d'accessoires mécaniques et de machines agricoles.

En somme, avec l'activité qui existe dans la construction de notre église, il y a beaucoup de vie dans le village.

— M. l'abbé Paquette est à faire sa visite de paroisse et les gens sont heureux de le recevoir.

:o:

## EDMONTON, Alta.

M. et Mme Dr. Joseph Boulanger ont le plaisir d'annoncer à leurs amis la naissance d'un fils: Jean-Baptiste.

:o:

# Les Alliés et leurs dettes

La question des dettes interalliées se pose d'une façon de plus en plus pressante. Le fait même de leur existence, alors même que leur règlement n'est pas encore exigé, contribue à troubler la situation générale et à empêcher le relèvement de l'Europe. Le jour où les gouvernements créanciers réclameraient le payement des intérêts et l'amortissement il se produirait peut-être une véritable catastrophe économique; cela explique leurs hésitations. Mais, d'autre part, ils n'ont pas le courage de trancher dans le vif, en éliminant cette cause de désordre par une annulation simultanée, car ils redoutent d'être blâmés par une opinion intérieure mal informée.

Quelques précisions sur le montant de ces dettes sont nécessaires: rien ne fera mieux comprendre l'importance du problème. Un seul Etat est uniquement créancier, l'Amérique. Voici les sommes que lui doivent, en dollars, les principales puissances alliées (le premier chiffre est relatif au capital, le second aux intérêts non payés et non capitalisés au 31 décembre 1921): France, 2,950,800.00 et 357 millions 900,000; Grande-Bretagne, 4 milliards 166,300,000 et 509,200,000; Italie, 1,648,000,000 et 202,300,000. La Belgique, la Tchéco-Slovaquie, la Grèce, la Roumanie, la Russie et la Yougoslavie figurent aussi sur la liste des débiteurs pour des sommes diverses, du reste beaucoup moins importantes.

La Grande-Bretagne et la France sont à la fois débitrices et créancières. La France devait, au 31 mars 1922, à la première, 584,000,000 de livres sterling, l'Italie 503,000,000, la Russie 655,000,000. La Grèce, le Portugal, la Roumanie, la Yougoslavie ont en Angleterre des dettes dont le chiffre total n'atteint pas 100,000,000 de livres sterling.

Quant à la France, elle était créancière, au 31 mars 1922, des sommes suivantes exprimées en francs français: Russie, 5,930,000,000; Belgique, 3,684,000,000; Yougoslavie, 1,795,000,000; Roumanie, 1,181,000,000; Grèce, 361,000,000; Pologne, 1,056,000,000; Tchéco-Slovaquie, 574 millions; Italie, 19,000,000; divers, 42 millions.

Ce tableau sommaire suggère quelques observations. Signalons d'abord que la dette belge à l'égard de ses alliés a été mise par le traité de Versailles à la charge de l'Allemagne; si nos alliés estiment que la dette de celle-ci doit être réduite, ils pourraient effectuer là un premier retranchement nullement négligeable et beaucoup plus justifié que toute diminution portant sur les réparations proprement dites, étant bien entendu que ce ne serait pas la Belgique qui en ferait les frais. On constatera, d'autre part, que, si une annulation générale avait lieu, les Etats-Unis seuls y perdraient sans gagner quoi que ce soit. La Grande-Bretagne serait déchargée d'une dette de 1,020,647,000 livres sterling, mais abandonnerait une créance de 1,867,029,000 livres sterling. La France renoncerait à une somme d'environ 30 milliards de francs-papier, mais serait libérée d'une dette d'au moins 70 milliards de francs-papier. Tous les autres pays tireraient de l'opération un bénéfice sans contre-partie de perte. On voit aussi que, si la France prenait l'initiative, en présentant un programme d'ensemble pour les réparations, de proposer l'annulation, elle bifferait des créances dont le total est élevé; dans le cas où les Etats-Unis ne participeraient pas à un accord de ce genre, son sacrifice serait proportionnellement beaucoup plus élevé encore. Nul ne songe à nier, d'ailleurs, que son gain dépasserait sa perte; comme il est toutefois vraisemblable qu'elle remettrait en même temps sa part des bons C allemands, son effort en vue d'une liquidation générale serait grand.

Nous ne savons pas ce qui adviendra des projets, si souvent discutés mais jamais officiellement proposés, au sujet de l'annulation des dettes interalliées, mais nous croyons qu'il y aurait là un des éléments d'une entente possible dont les effets seraient heureux. Par contre-coup, la dette allemande s'en trouverait allégée dans des conditions qui permettraient sans doute une opération internationale de crédit, pourvu qu'en même temps on imposât la réforme des finances allemandes et qu'on obtînt un contrôle strict et des gages précis. Mais, dans tous les cas, la dette allemande ne saurait être amputée d'autre chose que des bons C, du moins en ce qui concerne la France. L'assimilation que l'on a faite parfois dans certains pays entre la dette de l'Allemagne et les dettes qu'ont les unes envers les autres les nations alliées est inadmissible: la première doit pourvoir à la reconstruction des régions dévastées, les secondes, contractées en vue d'obtenir en commun la victoire, n'ont pas été sans contre-parties avantageuses pour les créanciers.

temps à regretter amèrement de n'avoir pas travaillé hier, et à se promettre énergiquement de travailler demain.

:o:

Certains hommes passent leur

# EN FAMILLE

## C'EST LA FÊTE DU BLÉ

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses!
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses,

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux,
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine tout au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres,
Et qui travaille encore imperturbablement
A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.
Moissonneurs, vendangeurs là-bas! votre heure est bonne!

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,
Dieu moissonne, et vendange, et dispose à ses fins,
La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie.

PAUL VERLAINE

## Connaissez votre enfant

"Quand je veux me débarrasser de quelqu'un," disait un père de famille, "je n'ai qu'à lui parler de mes enfants... A propos, il faut que je vous rapporte le dernier mot de mon aîné"

Ne prenez pas la fuite si je vous cite des réflexions d'enfant. D'abord, elles sont amusantes, puisqu'elles sont... de mes enfants: ensuite, nous essaierons de tirer parti des mots des vôtres, qui sont sûrement aussi amusants. Est-il, du reste, rien de plus intéressant que ces cris du coeur que les petits laissent échapper sans les contrôler à l'aide de la réflexion, ni les farder par calcul? L'enfant se fait voir à nu. Aux yeux exercés il montre souvent ce qu'il sera plus tard, ou ce qu'il ne sera pas.

"Tu sais," dit l'autre matin à son père, mon fils âgé de six ans, "tu sais, le Grec, rue X?"

"Oui."

"Il a beaucoup d'argent, le Grec de la rue X, il en a une grosse boîte, grosse comme ça, pleine, pleine."

Son père crut opportun de lui faire la leçon:

"Oui," dit-il, "le Grec a beaucoup d'argent, et il ne travaille pas fort. As-tu remarqué? Il se tient tranquillement derrière son comptoir et il donne des fruits, des chocolats à des petits garçons comme toi qui lui apportent de l'argent que leur père a gagné avec peine. Vois ton papa, comme il travaille, lui... Est-ce que ce n'est pas triste?

"Oui," répond le petit bonhomme; "mais pourquoi t'as pas fait un Grec?"

Qu'en conclure? Que ce gamin si logique n'aura vraisemblablement jamais d'aptitudes pour la politique.

Il est probable qu'en revanche son frère en aura.

"Je n'ai pas faim, maman, affirme-t-il, passe-moi donc mon dessert s'il te plaît."

"Si tu n'as pas faim pour ta soupe, tu n'as pas faim pour ton dessert."

L'enfant, ayant rapidement avalé sa bouillie d'avoine, assure:

"Je trouverai bien un petit coin pour mon dessert."

Ce sera par surcroît un jeune homme réfléchi, un "roseau pensant." Comme ses parents parlent d'une chose qui s'est passée quand Bébé n'y était pas, il réfléchit le nez au plafond puis, ne trouvant pas, il demande:

"Où que j'étais quand j'y étais pas?"

Allez donc répondre à cela. Ce serait aussi facile que de renseigner la petite fille, dont la grande soeur pratiquait son chant quatre heures par jour, et qui s'informait auprès d'un vieux monsieur très savant:

"C'est qui, monsieur, qui apprend aux petits oiseaux à chanter?"

A qui veut pénétrer la mentalité de sa génération, scruter l'esprit de la suivante, un enfant est parfois un précieux auxiliaire. L'autre jour j'apprêtais un perdreau. Les enfants faisaient cercle autour de moi. Afin d'éviter une catastrophe imminente, je m'efforçai de retenir leur attention en leur donnant des notions d'anatomie: "Vous voyez ceci, c'est le coeur d'où le sang part pour entretenir la vie dans toutes les parties..."

"C'est méchant, déclare une petite, de tuer ces beaux oiseaux-là."

— Mais non, Dieu a créé les animaux pour que l'homme s'en nourrisse..."

— Oui, reprend la petite avec une moue, l'homme!... l'homme!... toujours l'homme! C'est comme dans le catéchisme: L'homme a été créé à l'image de Dieu; l'homme est composé d'un corps et d'une âme. Toujours l'homme! La femme, les enfants, jamais on n'en parle!... Pourtant!..."

Mais les mots lui manquent pour exprimer son indignation devant cette injustice.

Nous sommes en plein féminisme. Les parents qui noteraient dans un carnet tous les mots remarquables d'un enfant, auraient au bout de quelques années un recueil qu'ils feuilleteraient plus tard avec une joie attendrie; mais ils auraient davantage encore, car ce carnet, véritable casier psychologique de leur enfant, contiendrait des indications sur les tendances de son caractère, sur ses goûts, sur ses aptitudes peut-être. Le cri du coeur révèle parfois l'homme; pourquoi un recueil de cris du coeur ne ferait-il pas connaître l'enfant

Plusieurs personnes font leur journal où elles inscrivent, au jour le jour, leurs petites joies et leurs grandes douleurs, leurs réflexions, leurs pensées, leurs impressions. Elles aiment relire, plus tard, ces pages qui les montrent comme elles ont été à divers moments de leur existence. Commencez le journal de votre enfant quand il est tout petit, à l'époque de sa vie où son instinct s'exprime sans contrainte. Le petit carnet de cinq sous vous permettra de mieux connaître votre enfant; plus tard, il permettra à votre enfant de se mieux connaître lui-même.

Madame Bon-Sens.

—:o:—

## Que manque-t-il aux hommes d'aujourd'hui

Le soleil s'était levé brillant: sa lumière ruisselait sur les pentes des monts, perçait les ombres noires des forêts, scintillait, réfléchie pas l'humide poussière qui recouvrait les fils légers, le réseau impalpable et mobile étendu sur les prés, les champs; de fraîches odeurs, comme l'haleine des génies de la terre, embaumaient l'air calme; des voix mystérieuses, épandues au loin, murmuraient des sons inconnus que l'oreille saisissait à peine, dernier écho des songes de la nuit.

Vous êtes grand, Seigneur, dans vos oeuvres.

Et je vis sortir de chaumières dispersées ça et là sur les coteaux, dans les vallons, des hommes âgés et d'autres plus jeunes, pâles, amaigris, courbés sous des instruments de labourage. Ils marchaient lentement, comme s'ils eussent traîné je ne sais quel poids interne.

Quelquefois, s'arrêtant, leur regard contemplait toutes ces divines magnificences.

Et ils étaient tristes.

Gonflés d'une sève féconde, les arbres leur disaient: "Voyez ces fleurs, bientôt elles se changeront en fruits qui mûriront pour vous."

Et ils étaient tristes.

Les prairies disaient: "Nous avons préparé un banquet pour vos brebis, vos taureaux, vos génisses: amenez-les, ils vous rendront en cent manières diverses ce que nous leur aurons donné."

Et ils étaient tristes.

Et les guérets aussi disaient: "Vos greniers sont-ils prêts? Le jour, la nuit, nous travaillons pour les remplir. N'ayez aucun souci ni pour vous ni pour vos femmes et vos petits enfants. Dieu nous a chargés de pourvoir à leurs besoins.

Et ils étaient tristes.

La nature entière leur criait:

"Je suis votre mère; venez tous vous abreuver à la source intarissable."

Et ils étaient tristes, et leur poitrine s'élevait et s'abaissait, et de grosses larmes tombaient de leurs yeux.

Que veut dire cela, Seigneur? et qu'y a-t-il donc au fond du coeur de l'homme?

Ils sont tristes parce que vous leur manquez. Ils vous ignorent et vous ignorant ils ne vous aiment plus. Et comment pourraient-ils être heureux sans vous, les coeurs que vous avez créés?

Lamennais.

—:o:—

**Nous avons un trésor entre les mains, sachons le défendre en hommes de coeur.**

—:o:—

## Ouverture des classes à l'Orphelinat Saint-Boniface

**L'ouverture des classes à l'orphelinat Saint Boniface, ne se fera qu'à la mi-septembre à cause des réparations occasionnées par l'incendie de juin. La rentrée des élèves d'abord fixée au premier septembre, est ajournée au 15 du même mois. Invitation à nos chères orphelines de revenir exactement à cette nouvelle date indiquée.**

*Les Soeurs Grises.*

## EVANGILE

### Le treizième Dimanche après la Pentecôte

**EN ce temps-là, Jésus traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui, et s'écrièrent: Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les aperçut, il leur dit: Allez, montrez-vous aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix, et, se prosternant le visage contre terre, aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or, c'était un Samaritain, Jésus dit alors: Les dix n'ont-ils pas tous été guéris? Où sont donc les neuf autres? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. Et s'adressant au Samaritain: Levez-vous, lui dit-il; allez, votre foi vous a sauvé.**

## Pourquoi l'Eglise emploie-t-elle le latin dans ses prières et ses chants?

Au troisième chapitre de son **Génie du Christianisme**, Chateaubriand écrit:

"On reproche au culte catholique d'employer dans ses chants et ses prières une langue étrangère au peuple, comme si l'on prêchait en latin, et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'église. D'ailleurs, si la religion, aussi mobile que les hommes, eût changé d'idiome avec eux, comment aurions-nous connu les ouvrages de l'antiquité?

"...Nous croyons qu'une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie plus avec les siècles, convenait assez bien au culte de l'Etre éternel, incompréhensible, immuable. Et puisque le sentiment de nos maux nous force d'élever vers le Roi des rois une voix suppliante, n'est-il pas naturel qu'on lui parle dans le plus bel idiome de la terre, et dans celui-là même dont se servaient les nations prosternées pour adresser leurs prières aux Césars?"

Rien n'est, en effet, plus mobile, plus inconstant que le langage des peuples. Les langues les plus répandues dans l'univers meurent avec les nations qui les parlent.

Sans doute, on pourrait, et cela se faisait ainsi dans les premiers siècles de l'Eglise, chanter les louanges de Dieu dans la langue de chaque nation. Les fidèles en *tireraient peut-être* un grand avantage. Mais le mal se trouve presque toujours à côté du bien: Les langues vulgaires changent, s'altèrent et périssent quelquefois tout à fait. Nos dogmes et nos mystères, immuables comme le Dieu qui nous les a révélés, ont besoin d'une langue fixe comme son trône, immobile comme son éternité.

Si les prières et les offices étaient inintelligibles pour la masse des fidèles, la liturgie catholique n'en serait pas moins admirable. Un diamant *perd-il sa valeur parce qu'il se trouve* entre les mains d'un enfant qui en ignore le prix?

Mais n'est-ce pas faire injure à ces mêmes fidèles que de les croire absolument incapables, parce qu'ils n'ont pas appris le latin, de comprendre le langage de l'Eglise et de vivre de sa vie. Lors même qu'ils ne saisissent pas le sens des mots d'une prière ou d'un chant liturgique, toujours et de plus en plus, à mesure qu'ils sont assidus aux offices, ils en comprennent le sens général.

Et puis aujourd'hui, toutes les prières sont traduites en français, et chaque fidèle peut, son livre à la main, se pénétrer des mêmes sentiments religieux que le prêtre lui-même et les chrétiens les plus instruits.

La pureté de la foi, l'immobilité du dogme, l'unité du culte réclament l'invariabilité de la langue liturgique, C'est de la part de l'Eglise un acte de sagesse et de haute prévoyance que de conserver à la langue latine le privilège et l'honneur de chanter les louanges de Dieu.

—:o:—

## Le petit doigt de maman

L'autre jour, j'étais en colère,
J'ai battu ma petite soeur;
Elle pleurait, je l'ai fait taire.
Car elle criait de frayeur.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su!—
Par qui? par quoi?
Serait-ce par son petit doigt?
Ce petit doigt, grande merveille!
Comme vous, lui parle à l'oreille.
Oui! que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.

Croiriez-vous bien qu'à notre porte
Un pauvre se mourait de faim.
J'avais un sou, je le lui porte
Et je lui donne aussi mon pain.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su!—
Par qui? par quoi?
Serait-ce par son petit doigt?
Ce petit doigt, grande merveille!
Comme vous, lui parle à l'oreille,
Oui, que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.

Le mien (comprenez-vous la chose?)
N'est pas de moitié si savant,
Jamais il ne parle, il ne cause;
J'ai beau l'interroger souvent.
Pourtant... puisqu'il est avec moi,
Ce que je fais, vite il le voit.
Enfin... pourquoi?
Serait-il sot, mon petit doigt?
Non... mais peut-être qu'à l'oreille,
Il ne peut causer à merveille.
Ah! c'est qu'il manque, aux doigts d'enfants,
Le coeur qui dit tout aux mamans.

Augusta Couppey.

# Le Coin des Enfants

## Capitulation de Québec

Ce furent des Français huguenots, David, Louis et Thomas Kirke, passés au service de l'Angleterre, qui se chargèrent en 1628, de détruire les établissements français de l'Acadie et du Canada.

David Kirke s'empara d'abord de Port-Royal et de Tadoussac. Il envoya ensuite à Québec une chaloupe qui, le 10 juillet 1628, remit à Champlain une sommation de rendre son fort et son habitation. Champlain refusa. Kirke n'insista point, cette année-là, sur la prise de Québec. Par contre, il s'empara de la flottille chargée de vivres que la nouvelle compagnie envoyait au secours de la colonie française.

En 1629, les frères Kirke se présentèrent devant Québec. Cette fois, Champlain, qui n'avait encore reçu aucun secours de France, fut obligé de se rendre, et, le 19 juillet 1629, il signa une honorable capitulation. Il descendit avec Thomas Kirke, à Tadoussac où il attendit le départ de la flotte pour l'Europe. Quelques colons français furent aussi conduits en Angleterre et de là en France.

Quand Champlain mit le pied en Angleterre en octobre 1629 il apprit que la paix avait été conclue entre la France et l'Angleterre, deux mois avant la prise de Québec. L'ambassadeur de la France était déjà rentré à Londres. Le fondateur de Québec obtint de lui la promesse de travailler vigoureusement pour rendre aux Français sa chère colonie. Enfin, deux ans plus tard, le 29 mars 1632, il fut conclu à Saint-Germain-en-Laye, un traité par lequel le roi d'Angleterre promit de restituer à sa Majesté Très-Chrétienne, le roi de France, tous les lieux occupés par les Anglais dans la Nouvelle-France, nommément Québec, Port-Royal et Cap-Breton.

—:o:—

## Jeu de tonneau sans tonneau

Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des accessoires coûteux pour établir un jeu intéressant de patience et d'adresse. Quelques palets (une demi-douzaine) que remplaceraient à la rigueur des gros sous, une chaise de jardin et... une vieille boîte à sardines, vide naturellement, assez plate, feront tous les frais de l'installation. Placez la boîte à sardines sur la chaise de jardin, juste au milieu du siège; éloignez-vous de 2 à 3 verges environ, et jouez comme au tonneau. Chacun des palets restés sur la chaise comptera pour 30 points; chaque palet restant dans la boîte vaudra 100 au joueur; mais la boîte projetée hors de la chaise lui fera perdre 20 points sur ceux qu'il aura déjà marqués ou sur ceux qu'il fera. S'il ne fait pas de points, il marquera moins 20, ce qui mettra en état d'infériorité un joueur n'ayant rien fait.

Deux palets placés dans la boîte compteront pour 1,000 points, ce qui décidera souvent du sort de la partie.

—:o:—

## Son indignation

Le juge — Pourquoi avez-vous battu *cet homme?*

L'accusé. — Il m'a appelé rhinocéros.

Le juge. — Quand cela?

L'accusé. — Il y a six ans.

Le juge. — Et vous ne vous êtes vengé que la semaine dernière d'une insulte faite il y a six ans?

L'accusé. — Oui, son honneur, ce n'est que la semaine dernière que j'ai vu un rhinocéros.

—:o:—

Mme Bernard aime beaucoup la lecture, et son fils, âgé de six ans, s'en étonne.

— Pourquoi que tu lis encore, maman, lui dit-il, puisque tu sais lire?

## Les trois brigands

Trois brigands avaient attaqué un voyageur qui traversait une épaisse forêt. Après l'avoir assassiné, ils avaient pillé sa voiture chargée de quantité d'argent et d'effets précieux, et avaient transporté dans leur caverne le trésor si mal acquis; puis ils avaient envoyé le plus jeune d'entre eux à la ville, pour leur procurer des vivres. Lorsqu'il fut parti, les deux qui étaient restés se disaient l'un l'autre: "A quoi bon partager avec ce drôle de si belles dépouilles? Tuons-le dès qu'il sera entré, et sa part du trésor grossira la nôtre." Chemin faisant, le jeune brigand de son côté pensait en lui-même: "Que je serais heureux, si la totalité du trésor m'appartenait! Mes deux compagnons vont être empoisonnés par moi, et toutes nos richesses m'appartiendront."

Arrivé à la ville et sa provision étant faite, il jeta du poison dans le vin, et il se mit en route pour retourner vers ses camarades. A peine eut-il mis le pied dans la caverne, que les deux autres se furent élancés sur lui et lui eurent enfoncé leurs poignards dans le coeur. Il tomba roide mort. Ensuite les deux scélérats se jetèrent sur les vivres, et se mirent à manger et à faire de copieuses libations de vin empoisonné. Mais, peu après, ils expirèrent dans des douleurs épouvantables, et leurs cadavres furent trouvés au milieu de leurs trésors.

Schmid.

—:o:—

## La leçon

Le professeur — Le cuir vient de la vache, la laine du mouton, avec la laine on fait du drap et avec le drap on fait des habits. Maintenant, Marcel, peux-tu me dire avec quoi est fait ton habit?

Marcel — Avec le vieil habit de papa.

—:o:—

## Après la correction

Laurent vient de recevoir une correction de son père. Après le départ de celui-ci pour le bureau, il demande à sa mère.

— Maman, Adam fut notre premier père, n'est-il pas vrai?

— Oui, mon enfant.

— Est-ce qu'il a eu un papa, Adam?

— Non, il n'en a pas eu.

— Il était chanceux.

—:o:—

## Royauté et République

Madame. — Et dire qu'autrefois tu m'appelais ta petite reine.

Monsieur. — Oui, mais lorsqu'un homme a trouvé sa reine aiguisant son canif avec son meilleur rasoir, se servant de son pot à tabac pour mettre la peinture et employant sa pipe en écume de mer pour clouer un clou au mur, il commence à réaliser les bienfaits d'une république.

—:o:—

Le savoir serait une belle chose s'il donnait par surcroît et à toutes heures le jugement.

# Causerie d'un Libre-Parleur

## Sur les faux savants

*(suite et fin)*

Jusqu'ici mon interlocuteur m'avait écouté avec une patience dont il faut lui savoir gré; cependant en entendant ma conclusion il bondit.

— Je savais bien, dit-il, que je me trouverais finalement aux prises avec le fanatisme clérical: le voilà, cette fois, dans toute sa beauté, et j'espère que vous n'oserez plus nier, Monsieur, les excès auxquels il entraîne, étant donné ce qu'il vient de vous pousser à dire. Que faites-vous donc du respect dû à la mémoire des morts?

— Les paroles que je viens de prononcer, Monsieur, sont conformes à le croyance catholique, et d'autre part les actions des hommes qui ont été célèbres, relèvent du jugement de la postérité. Vous ne vous êtes pas tant gêné, tout à l'heure, pour qualifier à votre manière Machiavel et Torquemada, pourquoi serais-je tenu à plus de réserve en ce qui concerne Renan? Alors parce que Néron et Attila ne sont plus de ce monde nous ne devrions pas nous permettre, selon vous, de dire que l'un fut un gredin et l'autre un bandit?

— Mais Monsieur, l'auteur de la *Vie de Jésus* n'a jamais commis les forfaits de ces deux malfaiteurs couronnées!

— Matériellement: non, mais moralement: oui; or pour nous spiritualistes, la vie morale est la seule qui importe et quiconque contribue à la détruire commet un crime de lèse-humanité. Je sais bien que la bande de rationalistes qui a eu le front de mettre l'indigne Zola au Panthéon, ne partage pas cette manière de voir; pour elle l'être humain n'est qu'un "tube percé par les deux bouts," une sorte d'animal qui ne doit chercher autre chose sur terre que l'assouvissement de sa bestialité. Mais nous avons une âme et nous ne devons pas la laisser s'enliser dans la boue des sens, en ce court passage qu'est la vie d'ici-bas!

— *Ce court passage d'ici-bas!...* Voilà bien là, le manière de parler de vos catholiques! Et! qui me prouve à moi qu'il y a quelque chose après? Les données de la science sur la question.......

— Oui, parlez-m'en des données de votre science lorsqu'elle veut se mêler de métaphysique. Quand ils entreprennent de traiter des choses abstraites on dirait que vos savants ont à coeur de justifier cette saisissante parole du Christ: *"Je suis venu rendre la vue aux aveugles et rendre aveugles ceux qui croyaient voir."* Il n'y a pas d'absurdités auxquelles ils ne soient prêts à souscrire plutôt que d'accepter un instant la théorie chrétienne, poussés qu'ils sont par un besoin de négation qui est un véritable phénomène et que, tenez, ils devraient d'abord étudier puisque leur raison d'être est de scruter les mystères de la nature! Mais ces bonzes de l'athéisme ont trop bonne opinion d'eux-même pour songer un instant à se vérifier, étant bien persuadés qu'ils ne peuvent *ni se tromper ni nous tromper!* Même ceux d'entre eux qui sont honorables et sincères n'échappent pas à la tendance de dénaturer et travestir les vérités communément acceptées: c'est ainsi que l'illustre mathématicien H. Poincaré a gravement énoncé un jour que la vie de ce monde n'était pas autre chose qu'*un éclair dans une longue nuit.* Voilà ce qui s'appelle renverser les termes d'une question!... C'est le cas de citer le proverbe latin *Ne sutor ultra crepidam* qui invite les cordonniers à ne s'occuper que de chaussures plutôt que de risquer à vouloir faire de la ....théologie!

— Morbleu! Mais, Monsieur, un savant a le droit de porter jugement sur toutes sortes de choses surtout lorsque sa supériorité intellectuelle est bien établie. Je vous trouve osé de vous permettre des critiques contre cet esprit éminent qu'est H. Poincaré. Etes-vous un homme de science pour le juger?

— Non, Monsieur, je ne suis qu'un profane, ignorant des arcanes de la mécanique, de la chimie, de l'astronomie ou des mathématiques, mais j'estime vain de la part de ces individus, quelques supérieurs qu'ils soient, de venir hardiment pérorer sur *l'Inconnaissable* auquel les sciences viendront toujours se heurter car, comme l'a dit justement un vrai savant: "Toutes sont évocatrices de mystères bien plus qu'explicatrices." Il n'est pas suffisant qu'un homme soit versé dans certaines branches des connaissances physiques pour qu'il puisse décider avec assurance de nos croyances spirituelles! Cela est d'un autre ordre!

— Cependant des hommes de génie comme Einstein, par exemple, méritent une considération particulière; allez-vous aussi, dans votre parti pris de dénigrement à l'égard des sommités de la science, venir décrier celui-là?

— Celui-là, tant qu'il se tiendra dans les limites de sa sphère, je le révèrerai à genoux, car c'est un génial révélateur qui est en train de rectifier avec autorité toute la mécanique de Galilée et de Newton; son nom restera justement célèbre dans l'histoire, à l'égal des plus grands. Cependant au risque de vous scandaliser à nouveau, je ne vous cache pas que si, sortant du domaine de l'astronomie où il est sans rival, il venait à se permettre de dogmatiser sur des questions religieuses, je me croirais parfaitement autorisé à lui rire au nez.Il ne faut pas transformer la légitime admiration que nous devont aux grands hommes en un fétichisme aveugle.Certes Napoléon avait du génie; cependant lorsqu'on le voit s'embarquer dans la folle expédition de Russie, à l'entrée de l'hiver, sans doubles vêtements pour ses troupes, et avec une cavalerie, non munie de ferrures à glace, on est bien en droit de crier: "Au fou!"

Tout homme, si grand qu'il soit, est imparfait et nous ne devons en adorer aucun; il n'y en a qu'un dans toute l'histoire qui ait mérité le beau titre d'Homme et c'est justement ce Jésus dont le nom vous exaspère! Le voilà Celui que cherchait Diogène avec sa lanterne!... Les autres ne sont que des ¼ des⅛ des ½;seulement ils se donnent de grands airs et vous vous abusez sur les apparences; mais vivez avec eux et vous réaliserez ce qu'il y a de profond dans le proverbe: Il n'y a pas de grand homme pour son domestique! Pas un n'échappe à la règle, et Salomon lui-même, la plus haute intelligence de son temps, le sage par excellence, a fini bien sottement, cependant lui aussi était un *savant!...*

La Science! La Science!... Nous a-t-on assez rebattu les oreilles avec le respect dû à cette fausse divinité des temps modernes! Dans mon enfance c'était une véritable toquade; on ne parlait d'elle qu'avec des trémolos dans la voix et les yeux levés au ciel. Oh! se disait-on avec conviction, que l'humanité serait meilleure si elle était plus instruite!... *"Ouvrez des écoles vous fermerez des prisons"* clamaient Hugo et les scientistes. La France s'est alors couverte de palais scolaires et l'on a attendu béatement les fruits que devait nous donner l'instruction gratuite, laïque et obligatoire. La récolte a dépassé les espérances: Jugez donc, rien que dans votre bonne ville de Paris on comptait déjà à la veille de la guerre 1000,000 apaches de 16 à 22 ans, pas cléricaux du tout, et parfaitement *instruits* des meilleures méthodes scientifiques pour soulager le prochain de son argent. Inutile d'insister sur le progrès obtenu, hein! Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela c'est le charlatanisme éclos à la faveur de notre engouement! Aujourd'hui, le premier venu qui se colle une étiquette de savant dans le dos et sait se faire une habile réclame dans les journaux a des chances d'être vénéré du public; il suffit seulement d'y mettre le prix! Que de farceurs dans ce cas et au premier rang le boche Schliemann qui un jour, se présenta devant l'Académie des Sciences pour lui révéler confidentiellement qu'il avait découvert quoi?... pas moins que les ruines de la fabuleuse ville de Troie, sur la côte d'Asie, détruite depuis 3,000 ans. La célèbre cité qu'Homère a immortalisée et dont les Anciens n'avaient pu retrouver le site, il avait bien su la dénicher, lui, et comme preuve il exhibait devant nos illustres tout le trésor du roi Priam et les bijoux qu'en Grèce il avait recueillis dans les tombeaux ignorés des divers rois qui avaient pris part au siège, et qu'il avait eu la chance de retrouver aussi. (Pour un peu il y aurait ajouté un débris de l'arche de Noé.) Devant cet amoncellement d'objets précieux la docte assemblée qui, à l'époque, méprisait publiquement la crédulité des catholiques pour les reliques; n'hésita pas à proclamer l'authenticité des découvertes archéologiques de Schliemann et à inscrire au Livre d'or de la science cet archimillionnaire roublard.

Au reste l'Académie des Sciences accueille volontiers tout ce qui ne revêt pas un caractère religieux et c'est ce qui explique qu'un mystificateur comme Lemice-Terrieux ait eu le privilège d'attirer son attention avec sa pseudo-invention pour éviter les accidents de chemin de fer. Une véritable trouvaille! Il suffisait, parait-il, de placer des rails sur la toiture des wagons et de disposer un plan incliné à l'avant et à l'arrière de chaque train pour supprimer toute collision à l'avenir. Par ce moyen, en cas de rencontre de deux convois, le train *montant* gravissait tranquillement la pente que lui offrait l'adversaire roulait paisiblement sur son dos, puis redescendu en queue, continuait sa route en glorifiant le progrès! Il paraît que ces messieurs mirent très longtemps avant de s'apercevoir qu'on s'était joué d'eux, mais il est vrai que cette fumisterie était enveloppée d'un long rapport bien savant, alors vous comprenez!

Ah! s'il s'était agi d'un phénomène religieux, la dite Académie n'aurait pas montré tant de condescendance; elle se serait même pudiquement voilé la face en disant qu'on voulait se moquer d'elle, comme cela lui est arrivé, notamment, à propos du St-Suaire de Turin: Il y a quelques années, un photographe en contemplant l'image informe qui illustre cette relique, eut l'intuition qu'il pourrait bien y avoir là ce qu'on appelle en photographie un *négatif;* il demanda la permission d'en prendre une vue qu'il rétablit ensuite *positivement* et alors la personne du Christ apparut en entier et avec une telle netteté qu'on pouvait discerner jusqu'aux moindres des blessures qui sillonnaient le corps des pieds à la tête. Rien de plus impressionnant parait-il, que la majesté de cette figure subitement surgie! Mais le linceuil est-il authentique voilà le problème! Et, d'autre part, comment expliquer cette merveilleuse *impression photographique* sur le linge? On a conjecturé qu'en mettant toute idée de miracle à part, la chose pouvait encore s'expliquer scientifiquement, étant donné les propriétés de certains aromates dont on se servait autrefois pour les embaumements et qui, par suite de la moiteur du corps auraient déterminé cette image. Le cas valait bien la peine d'être examiné par les savants! Cependant, la sacro-sainte Académie des Sciences, qui passera des heures à démailloter respectueusement n'importe quelle momie égyptienne, refusa avec un mépris indigné de considérer un instant la découverte. Et dire que c'est nous, catholiques, qu'on accuse de fanatisme!!

Pour conclure, je dirai que le véritable progrès dont l'humanité a besoin ce n'est pas tant celui qui perfectionne les conditions physiques que celui qui bonifiera le coeur humain. Mais c'est là une tâche à laquelle vos intellectuels n'ont jamais songé, et ces gens qui connaissent jusqu'au poids des astres, ignorent presque tout de ce qui regarde l'homme. Allez, Monsieur, il y a plus de connaissances psychologiques dans n'importe quel livre de piété, comme l'*Imitation* ou le *Combat Spirituel* par exemple, qu'il n'en éclora jamais dans les crânes bourrés d'X de vos marabouts de la science!...

*MARIN GOUIN*

—:o:—

## Une nouvelle communauté religieuse de femmes dans l'Ouest canadien

La "Catholic Truth Society" annonce qu'une nouvelle communauté religieuse, pour les femmes, sera crée, bientôt, dans l'Ouest canadien. Cette communanté aura pour objet l'enseignement, les oeuvres de charité et les travaux d'ordre social. La maison-mère sera établie à Toronto, tandis que trois maisons provinciales seront placées dans l'Ouest.

Cette communauté sera désignée sous le nom de "Order of the Sisters of Service." Les religieuses ne porteront pas d'habit religieux distinctif, comme cela se fait dans les communautés ordinaires, mais elles agiront toutes sous une même direction spirituelle. Après une année de noviciat, les nouvelles religieuses prononceront des voeux temporaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, puis plus tard viendront les voeux perpétuels.


























Administration: Adrien Liboiron.

Ponteix, Sask. No. 33 5ème année 30 août 1922


*Fêtes du dimanche* — ST-Ramache. Né aux environs de Bourges, il fonda de nombreux monastères, fut évêque de Maestricht, eut pour disciples Saint Trond, Saint Théodard et Saint Lambert. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans.

Sainte Sérapie. Née à Antioche fut pour sa foi arrêtée et trainée devant le gouverneur Berylle qui lui fit trancher la tête sans avoir pu lui faire renier ses croyances et adorer les dieux de l'empire. A son exemple, un grand nombre de catéchumènes sollicitèrent la gloire du martyre.

*Fête patronale* — Elle s'est passée d'une façon très édifiante avec un beau temps idéal. Les cérémonies de l'église ont été suivies par une foule considérable de la paroisse et d'ailleurs. La procession a été vraiment pieuse et les pélerins se sont succédés sans intérruption durant tout le jour dans la chapelle souterraine magnifiquement ornée pour le circonstannce par le zèle de nos enfants de Marie.

Dans l'après-midi une partie de tennis des plus inéressantes a été engagée par les groupes de Gravelbourg, LaFlèche et Ponteix.

Le soir à 8 h., après le salut donné par le Rév. Père Bacciochi, notre cercle dramatique a joué la comédie *(Durand et Durand)* qu'il'avait exécuté le dimanche précédent à Willow Bunch. Une assistance nombreuse entouraient MM. les curés de Vanguard et de Meyronne. Les spectateurs se sont certainement bien amusés, car nos acteurs étaient parfaitement dans leurs rôles et les ont rendus comme d'habitude avec aisance. En voici la distribution.

Louise, par Mlle A. Marcotte.

Mme de la Haute Tourelle, par Mme A. Tourigny.

Clarisse-Irma, par Mlle V. Cassette.

Pâquerette, par Mlle Y. Rousseau.

Agenor Coquardier, par M. J. Bleau.

A. Durand, l'épicier, par P. Cornet.

A. Durand, l'avocat, par B. Guièze.

Javanon, par F. Landry.

Barbatier, par D. Robitaille.

Théodore-Charvet, par H. Dufresne.

Les applaudissements ont également souligné l'ouverture de piano par M. et Mlle Marcotte et l'entr'acte chanté par Mme A. Potvin et sa soeur, Mlle Lebrun.

Les recettes sont montées à 150 dollars. Aussi le Cercle dramatique aura bien vite couvert les dépenses qu'il a faites pour améliorer son théâtre, et il aura bien mérité comme les enfants de Marie qui ont payé en moins d'un an plus de 600 dollars sur les 685 qu'elles ont consacrés à leur chapelle. Si les uns et les autres sont dignes d'éloges, les paroissiens qui veulent bien les encourager, méritent aussi des félicitations et des remerciements.

— Le lendemain une belle soirée avait lieu chez M. Dufresne. A l'invitation du gracieux M. Hervé, avaient répondu avec empressement Mlles Laurette et Dolorès Beaudry, Berthe, Marie-Rose et Lucienne Landry, Yvonne Lupien, Agnès Hébert et Marie-Jeanne Desautels, celle-ci accompagnée par ses parents, etc.

— M. le curé de Vanguard est revenu nous voir en route pour une excursion au Montana avec MM. le docteurs Clerc et J.O. Therrien.

—Ses vacances terminées, M. Donat Robitaille est reparti pour l'Est. Ce jeune homme très sympathique laisse certainement des regrets chez M. A. Tourigny et ailleurs!

*Notre antique statue (suite)* — M. Schoefer s'embarqua au Hâvre sur un paquebot de la Cie Allan, emmenant avec lui une quinzaine de colis parmi lesquels la caisse, contenant notre statue. Il devait d'abord les expédier devant lui mais il changa d'avis au dernier moment s'exposant ainsi, sans s'en douter, aux évènements qui suivirent. Les premiers jours de la traversée n'amenèrent aucun incident, mais bientôt surgissent l'orage et les vains complots mentionnés dans le cantique précité. Une tempête des plus violentes éclata sur l'océan. Le vaisseau se soulève et s'enfonce faisant entendre des craquements sinistres, les passagers sont glacés de frayeur. Une bande de protestants fanatiques ayant appris que M. Schoefer amenait avec lui une statue de la T. S. Vierge, l'entourèrent alors comme s'il était la cause du danger, et comme les Juifs du Golgotha criant leur "tolle" sacrilège, se mirent à hurler plus furieusement que la tempête: "A l'eau, à la mer, l'homme et la statue!" Cependant il faut bien le dire ici, il y a des protestants intelligents et assez logiques pour honorer celle qu'ils reconnaissent pour la mère de Jésus qu'ils adorent comme leur Dieu. C'est ainsi que nous avons entendus un jour à la cathédrale de St-Paul de Londres, chanter pieusement par une excellente maitrise les vêpres de la T. S. Vierge. Mais le démon, en exitant les autres à manquer de bon sens et de logique n'en manque pas lui-même, car Marie est toujours celle qui lui écrasera la tête, celle qui déjoue tous ses plans parce qu'elle est le refuge des pêcheurs, le secours des chrétiens, celle dont il redoutait sans doute de voir l'image vénérable établie dans ces contrées désertes où il avait compté régner. Et voilà pourquoi sans doute sur le paquebot, la scène devint si grave que le capitaine dut prendre des mesures spéciales pour sauvegarder le précieux colis confié à sa compagnie, pourquoi il dut faire monter en première notre futur colon en chargeant deux matelots de veiller continuellement sur lui. Le diable avait échoué une fois de plus, la tempête s'apaisa, les passagers arrivèrent sains et saufs à Montréal où ils débarquèrent et prirent différentes directions. M. Schoefer s'en vint à Swift Current et de là à la nouvelle colonie de Notre Dame d'Auvergne.

Ses colis arrivèrent quelques jours après lui. Il alla les chercher, mais, ô stupéfaction! il en manquait un!... celui qui contenait la statue de Notre Dame!

(à suivre)

*Couvent* — La rentrée des classes est fixée au mardi 5 septembre. La pension est strictement payable d'avance, au moins par mois. Nos bonnes soeurs ne peuvent pas déroger à ce réglement de leurs supérieurs. En conséquence on voudra bien leur demander aucun crédit et ne pas s'exposer par là à un refus inévitable et pénible pour les deux.

*Engin* — L'autre jour M. Bourget ramenait sa famille de Gergovia avec un nouvel engin à son auto: marque Bargain. Nous ne pouvons pas en donner une appréciation sérieuse. Il nous a semblé pourtant que s'il est plus sûr il est peut-être un peu plus lent que l'engin Ford!

Feuilleton du Patriote de l'Ouest.

# LES ANCIENS CANADIENS

par

**Philippe Aubert de Gaspé**

Publié avec l'autorisation de la Librairie Beauchemin, propriétaire des droits d'auteur de cet ouvrage.

**No. 4**

— *Lac dulce*, dit de Locheill ntencieusement.

— Sous le respect que je vous is, monsieur Arché, reprit José, er un peu d'humeur, ce n'était s de l'eau douce, ni de l'eau de , mais bien de la bonne et frane eau-de-vie que mon défunt pèportait dans son sac.

— Excellent! sur mon honneur, cria Jules: te voilà bien payé, nd pédant, de tes éternelles cilions latines!

— Pardon, mon cher José, dit de cheill de son ton le plus sérieux, n'avais aucunement l'intention manquer à la mémoire de votre funt père.

— Vous êtes tout excusé, monur, dit José tout à coup radouci. donc que, quand mon défunt pèvoulut partir, il faisait tout à t nuit. Ses amis firent alors t leur possible pour le garder à cher, en lui disant qu'il allait n vite passer tout seul devant cage de fer où la Corriveau faiit sa pénitence, pour avoir tué n mari.

Vous l'avez vu vous-mêmes, mes ssieurs, quand j'avons quitté la inte-Lévis à une heure: elle était en tranquille dans sa cage, la ménte bête, avec son crâne sans ux; mais ne vous fiez pas; c'est e sournoise, allez! si elle ne voit le jour, elle sait bin trouver son emin la nuit pour tourmenter le uvre monde.

Si bin, toujours, que mon défunt re, qui était brave comme l'épée son capitaine, leur dit qu'il ne n souciait guère; qu'il ne lui deit rien à la Corriveau; et un tas autres *raisons* que j'ai oubliées. donne un coup de fouet à sa *guelle* (cavale), qui allait comme le nt, la fine bête! et le voilà parti. Quand il passa près de *l'esqueletil* lui sembla bin entendre quele bruit, comme qui dirait une alle; mais comme il ventait un os *sorouè* (sud-ouest), il crut que était le vent qui sifflait dans les du *calâbre* (cadavre). *Pu n'y* oins, ça le *tarabusquait* (tarabus), et il prit un bon coup, pour se conforter. Tout bin considéré, à qu'i se dit, il faut s'entr'aider tre chrétiens: peut-être que la uvre *créature* (femme) demandes prières. Il ôte donc son nnet, et récite dévotement un *profundi* à son intention; pennt que, si ça ne lui faisait pas de en, ça ne lui ferait pas de mal, et ue lui, toujours, s'en trouverait ieux.

Si donc, qu'il continua à filer and train; ce qui ne l'empêchait s d'entendre derrière lui, tic tac. c tac, comme si un morceau de fer it frappé sur des cailloux. Il rut que c'était son bandage de ue ou quelques fers de son *carouette* qui étaient décloués. Il escend donc de voiture; mais tout ait en règle. Il toucha sa *gueval*- pour réparer le temps perdu; ais, un petit bout de temps après, entend encore tic tac sur les cailux. Comme il était brave, il n'y t pas grande attention.

Arrivé sur les hauteurs de Saintichel, que nous avons passées tanôt, *l'endormitoire* le prit. Après out, ce que se dit mon défunt père, n homme n'est pas un chien! faions un somme; ma *guevalle* et moi ous nous en trouverons mieux. i donc, qu'il dételle sa *guevalle*, lui ttache les deux pattes de devant rec ses *cordeaux*, et lui dit: Tiens, ignonne, voilà de la bonne herbe, u entends couler le *ruisseau*: bonoir.

Comme mon défunt père allait e fourrer sous son cabrouette our se mettre à l'abri de la rosée, l lui prit *fantaisie* de s'informer de heure. Il regarde donc les trois ois au sud, le Chariot au nord, et l en conclut qu'il était minuit. C'est l'heure, qu'il se dit, que tout onnête homme doit être couché.

Il lui sembla cependant tout à oup que l'île d'Orléans était tout en feu. Il saute un fossé, s'accote sur une clôture, ouvre de grands yeux, regarde, regarde,... Il vit à la fin que des flammes dansaient le long de la grève, comme si tous les fi-follets du Canada, les damnés, s'y fussent donné rendez-vous pour tenir leur sabbat. A force de regarder, ses yeux, qui étaient pas mal troublés, s'éclaircirent, et il vit un drôle de spectacle: c'était comme des manières (espèces) d'hommes, une curieuse engeance tout de même. Ca avait bin une tête grosse comme un demi-minot, affublée d'un bonnet pointu d'une aune de long, puis des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps pour la peine d'en parler. Ils avaient, *sous* votre respect, mes messieurs, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles. Ca n'avait presque pas de chair: c'était quasiment tout en os, comme des *esquelettes*. Tous ces jolis gars (garçons) avaient la lèvre supérieure fendue en bec de lièvre, d'où sortait une dent de *rhinoféroce* d'un bon pied de long comme on en voit, monsieur Arché, dans votre beau livre d'images de l'histoire surnaturelle. Le nez ne vaut guère la peine qu'on en parle: c'était, ni plus ni moins, qu'un long groin de cochon, *sous* votre respect, qu'ils faisaient jouer à demande, tantôt à droite, tantôt à gauche de leur grande dent: c'était, je suppose, pour l'affiler. J'allais oublier une grande queue, deux fois longue comme celle d'une vache, qui leur pendait dans le dos, et qui leur servait, je pense, à chasser les moustiques.

Ce qu'il y avait de drôle, c'est qu'ils n'avaient que trois yeux par couple de fantômes. Ceux qui n'avaient qu'un seul oeil au milieu du front, comme ces *cyrlclopes* (cyclopes) dont votre oncle le chevalier, M. Jules, qui est un savant, lui nous lisait dans un gros livre, tout latin comme un bréviaire de curé, qu'il appelle son Virgile; ceux donc qui n'avaient qu'un *seul oeil*, tenaient par la griffe deux acolytes qui avaient bin, eux, les damnés, tous leurs yeux. De tous ces yeux sortaient des flammes qui éclairaient l'île d'Orléans comme en plein jour. Ces derniers semblaient avoir de grands égards pour leurs voisins, qui étaient, comme qui dirait, borgnes; il les saluaient, s'en rapprochaient, se trémoussaient les bras et les jambes, comme des chrétiens qui font le carré d'un *menuette* (menuet).

— Ah! les yeux de mon défunt père lui en sortaient de la tête. Ce fut bin pire quand ils commencèrent à sauter, à danser, sans pourtant changer de place, et à entonner, d'une voix enrouée comme des boeufs qu'on étrangle, la chanson suivante:

Allons, gai, compèr' lutin!
Allons, gai, mon cher voisin!
Allons, gai compèr' qui fouille,
Compèr' crétin la grenouille!
Des chrétiens, des chrétiens,
J'en f'rons un bon festin.

— Ah! les misérables *carnibales* (cannibales)), dit mon défunt père, voyez si un honnête homme peut être un moment sûr de son bien. Non content de m'avoir volé ma plus belle chanson que je réservais toujours pour la dernière dans les noces et les festins, voyez comme ils me l'ont étriquée! c'est à ne plus s'y reconnaître. Au lieu de bon vin, ce sont des chrétiens dont ils veulent se régaler, les indignes!

Et puis après, les sorciers continuèrent leur chanson infernale, en regardant mon défunt père et en le couchant en joue avec leurs grandes dents de *rhinoférocè*:

Ah! viens donc, compèr' François,
Ah! viens donc, tendre porquet!
Dépêch'-toi, compère l'andouille,
Compèr' boudin, la citrouille;
Du Français, du Français,
J'en fr'ons un bon *saloi* (saloir)

— Tout ce que je peux vous dire pour le moment, mes mignons, leur cria mon défunt père, c'est que si vous ne mangez jamais d'autre lard que celui que je vous porterai, vous n'aurez pas besoin de dégraisser votre soupe.

Les sorciers paraissaient cependant attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en arrière; mon défunt père regarde itou (aussi). Qu'est-ce qu'il aperçoit sur le coteau? un grand diable bâti comme les autres, mais aussi long que le clocher de Saint-Michel, que nous avons passé tout à l'heure. Au lieu de bonnet pointu, il portait un chapeau à trois cornes, surmonté d'une épinette en guise de plumet, Il n'avait bin qu'un oeil, le gredin qu'il était; mais ça en valait une douzaine: c'était, sans doute, le tambour major du régiment, car il tenait, d'une main, une marmite deux fois aussi grosse que nos chaudrons à sucre, qui tiennent vingt gallons; et, de l'autre, un battant de cloche qu'il avait volé, je crois, le chien d'hérétique, à quelque église avant la cérémonie du baptême. Il frappe un coup sur la marmite, et tous ces *insécrables* (exécrables) se mettent à rire, à sauter, à se trémousser, en branlant la tête du côté de mon défunt père, comme s'ils l'invitaient à venir se divertir avec eux.

— Vous attendrez longtemps, mes brebis, pensait à part lui mon défunt père, dont les dents claquaient dans la bouche comme un homme qui a les fièvres tremblantes, vous attendrez longtemps, mes doux agneaux; il y a de la presse de quitter la terre du bon Dieu pour celle des sorciers!

Tout à coup le diable géant entonne une ronde infernale, en s'accompagnant sur la marmite, qu'il frappait à coups pressés et redoublés, et tous les diables partent comme des éclairs; si bien qu'ils ne mettaient pas une minute à faire le tour de l'île. Mon pauvre défunt père était si embêté de tout ce vacarme, qu'il ne put retenir que trois couplets de cette belle danse ronde; et les voici:

C'est notre terre d'Orléans *(bis)*
Qu'est le pays des beaux enfants,
Toure-loure;
Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Venez tous en survenants *(bis)*
Sorciers, lézards, crapauds, serpents,
Toure-loure
Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Venez tous en survenants *(bis)*,
Impies, athées et mécréants,
Toure-loure
Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Les sueurs abîmaient mon défunt père; il n'était pas pourtant au plus creux de ses traverses.

Mais, ajouta José, j'ai faim de fumer; et, avec votre permission, mes messieurs, je vais battre le briquet.

— C'est juste, mon cher José, dit d'Haberville; mais, moi, j'ai une autre faim. Il est quatre heures à mon estomac, heure de la collation au collège. Nous allons manger un morceau.

Jules, par privilège de race nobiliaire, jouissait en tout temps d'un appétit vorace: excusable, d'ailleurs, ce jour-là, ayant dîné avant midi, et pris beaucoup d'exercice.

## CHAPITRE QUATRIEME

*Sganarelle* — Seigneur commandeur, mon maître, Don Juan, vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.

*Le Même* — La statue m'a fait signe.

*(Le Festin de Pierre)*

*La Corriveau*

José, après avoir débridé le cheval, et lui avoir donné ce qu'il appelait une gueulée de foin, se hâta d'ouvrir un coffre que, dans son ingénuité industrieuse, il avait cloué sur le traîneau, pour servir, au besoin, de siège et de garde-manger. Il en tira une nappe dans laquelle deux poulets rôtis, une langue, un jambon, un petit flacon d'eau-de-vie et une bonne bouteille de vin étaient enveloppés.

— Viens manger avec nous, mon vieux.

— Oui, oui, dit Arché, venez vous asseoir ici, près de moi.

— Oh! messieurs, fit José, je sais trop le respect que je vous dois...

— Allons, point de façons, dit Jules; nous sommes ici au bivouac, tous trois soldats, ou peu s'en faut: veux-tu bien venir, entêté que tu es?

— C'est de votre grâce, messieurs reprit José, et pour vous obéir, mes officiers, ce que j'en fais.

Les deux jeunes gens prirent place sur le coffre, qui servit aussi de table; José s'assit bien mollement sur une botte de foin qui lui restait, et tous trois se mirent à manger et à boire de bon appétit.

Arché naturellement sobre sur le boire et sur le manger, eut bien vite terminé sa collation. N'ayant rien de mieux à faire, il se mit à philosopher: de Locheill, dans ses jours de gaieté, aimait à avancer des paradoxes, pour le plaisir de la discussion.

— Sais-tu, mon frère, ce qui m'a le plus intéressé dans la légende de notre ami?

— Non, dit Jules, en attaquant une autre cuisse de poulet, et je ne m'en soucie guère pour le quart d'heure: ventre affamé n'a pas d'oreilles.

— N'importe, reprit Arché: ce sont ces diables, lutins, farfadets, comme tu voudras les appeler, qui n'ont qu'un seul oeil; je voudrais que la mode s'en répandît parmi les hommes: il y aurait alors moins d'hypocrites, moins de fripons, partant moins de dupes. Certes, il est consolant de voir que la vertu est en honneur même chez les sorciers! As-tu remarqué de quels égards les cyclopes étaient l'objet de la part des autres lutins? avec quel respect il les saluaient avant de s'en approcher?

— Soit, dit Jules; mais qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve, repartit de Locheill, que les cyclopes méritent les égards que l'on a pour eux: c'est la crème des sorciers. D'abord ils ne sont pas hypocrites.

— Bah! fit Jules, je commence à craindre pour ton cerveau.

— Pas si fou que tu le penses; repartit Arché, et voici la preuve: Vois un hypocrite avec une personne qu'il veut tromper: il a toujours un oeil humblement à demi fermé, tandis que l'autre observe l'effet que ses discours font sur son interlocuteur. S'il n'avait qu'un oeil unique, il perdrait cet immense avantage, et serait obligé de renoncer au rôle d'hypocrite, qui lui est si profitable. Et voilà déjà un homme vicieux de moins. Mon sorcier de cyclope a probablement beaucoup d'autres vices que nous leur attribuons.

— A ta santé, philosophe écossais, dit Jules, en avalant un verre de vin; je veux être pendu si je comprends un mot à ton raisonnement.

— C'est pourtant clair comme le jour, reprit Arché; il faut alors que ces aliments savoureux, pesants, indigestes, dont tu te bourres l'estomac, t'appesantissent le cerveau. Si tu ne mangeais que de la farine d'avoine, comme nos montagnards, tu aurais les idées plus claires, la conception plus facile.

— Il paraît que l'avoine vous revient sur le coeur, l'ami, dit Jules: c'est pourtant facile à digérer, même sans le secours des épices.

— Autre exemple, dit Arché: un *fripon* qui veut duper un honnête homme, dans une transaction quelconque, a toujours un oeil qui clignote ou à demi fermé, tandis que l'autre observe ce qu'il gagne ou perd de terrain dans le marché: l'un est l'oeil qui pense, l'autre l'oeil qui observe. C'est un avantage précieux pour le fripon: son antagoniste, au contraire, voyant toujours un des yeux de son interlocuteur, clair, limpide, honnête, ne peut deviner ce qui passe sous l'oeil qui clignote, qui pense, qui calcule, tandis que son voisin est impassible, impénétrable comme le destin.

Tournons maintenant le médaille, continua Arché: supposons le même fripon devenu borgne, dans les mêmes circonstances. L'homme honnête, le regardant toujours en face, lit souvent dans son oeil ses pensées les plus intimes: car mon borgne, méfiant aussi, est contraint de le tenir ouvert.

— Un peu, dit Jules en riant aux éclats, pour ne pas se rompre le cou.

— Accordé, reprit de Locheill; mais encore plus pour lire dans l'âme de celui qui veut duper. Il faut en outre qu'il donne à son oeil une grande apparence de candeur et de bonhomie, pour dérouter les soupçons, ce qui absorberait une partie de ses facultés. Or, comme il y a peu d'hommes qui puissent suivre en même temps deux cours d'idées différentes sans le secours de leurs deux yeux, notre fripon se trouve perdre la moitié de ses avantages: il renonce à son vilain métier, et voilà encore un honnête homme de plus dans la société.

— Mon pauvre Arché, dit Jules, je vois que nous avons changé de rôle: que je suis, moi, l'Ecossais *sage*, comme j'ai la courtoisie de te proclamer, que tu es, toi, le fou de Français, comme tu as l'irrévérence de m'appeler souvent. Car, vois-tu, rien n'empêcherait la race d'hommes à l'oeil unique, que, nouveau Promothée, tu veux substituer à la nôtre, qui te devra de grandes actions de grâces, continua Jules en éclatant de rire, rien ne l'empêcherait, dis-je, de clignoter de l'oeil, puisque c'est une recette infaillible pour faire des dupes, et de le tenir, de temps et temps ouvert pour observer.

— Oh! Français! légers Français! il n'est pas surprenant que les Anglais se jouent de vous par-dessous la jambe, en politique!

— Il me semble, interrompit Jules, que les Ecossais doivent en savoir quelque chose de la politique anglaise!

Le visage d'Arché prit tout à coup une expression de tristesse; une grande pâleur se répandit sur ses nobles traits: c'était une corde bien sensible que son ami avait touchée. Jules s'en aperçut aussitôt, et lui dit:

— Pardon, mon frère, si je t'ai fait de la peine: je sais que ce sujet évoque chez toi de douloureux souvenirs. J'ai parlé, comme je le fais toujours, sans réfléchir. On blesse souvent, sans le vouloir, ceux que l'on aime le plus, par une repartie que l'on croit spirituelle. Mais, allons, vive la joie! continue à déraisonner; ça sera plus gai pour nous deux.

*(à suivre)*

Les Anciens Canadiens, *par Philippe Aubert de Gaspé. En vente à la librairie Beauchemin, Montréal, au prix d'une piastre le volume broché.*



—:o:—

## Le présent et l'avenir de la presse française

L'*Opinion* poursuit une enquête auprès des "as" du journalisme sur le présent et l'avenir de la presse française. On peut glaner dans les réponses une foule d'intéressantes observations, notamment sur le sort de la presse d'opinion en face de la presse d'information. M. Henri Béraud, notamment, s'exprime ainsi:

" Je ne saurais vous dire si la presse d'opinion pourra continuer à vivre, car je ne sais pas comment elle vit.

" Quant aux journaux qui ont plus de force physique et qui constituent la grande presse, et je range avec eux l'*Auto*, les *Croix*, etc... que seront-ils en 1940? Si l'on ne réfléchit pas, on répond: ils seront semblables aux journaux américains.

" Eh bien! ce n'est pas vrai. Il y a chez nous des journalistes qui ont habitué l'opinion aux journaux bien faits. C'est un corps professionnel qu'on ne supprimera pas du jour au lendemain et qui se renouvelle constamment."

M. Henri Béraud justifie, en outre, son pronostic par une considération matérielle:

" D'une part, aucun journal français ne sera en état d'ici vingt ans, de paraître sur 16 à 44 pages, comme les journaux américains. D'une autre, on n'habituera jamais le public français à payer son journal plus qu'un certain prix.

M. Maurice Schwob, directeur du *Phare de la Loire*, ne veut pas accuser le goût du public en ce que les journaux donnent rarement entière satisfaction à ceux qui les font:

" J'ai la conviction que, si l'on offrait au public un journal parfaitement adapté à ses besoins, c'est-à-dire l'instruisant sans l'ennuyer, lui présentant le tableau quotidien de la vie nationale et mondiale commentée, expliquée et illustrée, il ne serait nécessaire ni d'exciter les passions ni de flatter les bas instincts des lecteurs pour réussir pleinement.

" Journal d'information ou journal d'opinion?

." Ni l'un ni l'autre, ou plutôt, l'un et l'autre. Si j'osais, je dirais: l'un *dans* l'autre."

Il ajoute, en ce qui concerne le journalisme:

" Le mal du jour, c'est l'absence de passion professionnelle. On le retrouve partout, dans tous les métiers. Or, dans le nôtre, sans la flamme, il n'y a plus rien."

Et il conclut qu'un littérateur à son avis, pourra être quelquefois un "articlier" mais ne sera jamais un journaliste professionnel.

—:o:—

## Des cloches en porcelaine

*Cologne* — Des cloches, pour les églises, faites en porcelaine ont fait leur apparition en Allemagne. Ce genre de cloches a été très apprécié et semble se répandre rapidement.

Dernièrement une manufacture de porcelaine chinoise, à Meissen en Saxe, a fait un carillon de 60 cloches en porcelaine pour une église. La plus grande de ces cloches mesure 50 centimètres de diamètre et 70 centimètre de hauteur. Toutes ces cloches sont décorées rouge et or.

—:o:—

## Un record

La micrographie est l'art d'écrire très fin.

Jusqu'ici le record était détenu par une Française: 8,000 mots sur une carte postale. Un Belge, Henri Van Immerseele, a fait mieux: 9,450 mots sur une carte postale. L'écriture est des plus correctes, très lisible à la loupe. Le texte est l'Oraison dominicale, le **Pater**, qui contient 63 mots, et qui a été reproduit 150 fois. Mais il paraît que le record de la micrographie est détenu par les Chinois qui arrivent à la loupe à écrire des chapitres entiers de livres sur des grains de riz.

—:o:—

## Audace et sang-froid

Lorsque les Allemands entrèrent à Compiègne, ils avaient avec eux une centaine de prisonniers français qu'ils écrouèrent à la maison d'arrêt. Deux d'entre eux ne pouvant se résigner à leur sort cherchèrent à s'évader et y parvinrent en sautant le mur du préau de la prison.

Leurs geôliers s'en aperçurent presque immédiatement. Pris de fureur, ils firent un grand remue-ménage dans la ville. On fouille, on casse, on pille, on brise dans toutes les maisons, mais sans aucun résultat. Le commandant de la place, le général Sabath, ne se connaît plus de rage.

Il fait venir les adjoints et menace de les faire passer par les armes si on ne retrouve pas les deux prisonniers. Tandis qu'il crie, vocifère, tape du pied, on introduit deux civils à l'air parfaitement correct qui viennent demander des sauf-conduits pour une localité voisine.

Les adjoints blémissent, car ils reconnaissent dans les deux civils les prisonniers évadés. Le commandant allemand flaire quelque chose de suspect. Il examine attentivement les deux hommes et leur fait subir un interrogatoire serré. Les coeurs des assistants battent d'angoisse.

Une parole imprudente, un coup d'oeil, une pâleur, suffirait pour faire livrer immédiatement les deux braves au peloton d'exécution. Beaucoup plus émus qu'eux, les adjoints n'osent les regarder, mais les deux hommes répondent à toutes les questions avec sang-froid.

De sa grosse main velue, le général Sabath signe le double sauf-conduit et le tend aux deux soldats. Ceux-ci le prennent, remercient, saluent et sortent sans se presser, causant tranquillement en roulant une cigarette. La France retrouvait deux solides défenseurs.

# Prince-Albert

— Mme François Blain et ses fils, Paul et Louis, de Midale, sont en promenade chez M. Georges Morael.

:o:

## La rentrée des classes

La rentrée des classes à l'école catholique séparée aura lieu mardi prochain, le 5 septembre. Mlle Aimée Larose, de Le Pas, sera chargée de la classe française. Les autres institutrices sont Mme J. Milligan, principale; Mme K. Byrne, Mlles Eileen Martin, A. Krause, E. Gahagan et L. Noble.

:o:

## Une résolution importante

La Chambre de Commerce de Prince-Albert a voté une importante résolution la semaine dernière, demandant au gouvernement fédéral qu'il soit permis aux civils de s'établir sur les terrains du Nord de la province réservés jusqu'ici aux soldats de retour du front. Le bureau de l'Etablissement des soldats pourrait choisir lui-même les terres que l'on concèderait aux civils.

Une copie de la résolution a été envoyée au premier ministre, à MM. Charles Stewart, Motherwell, Andrew Knox, Charles MacDonald, et au major Barnett, président du bureau d'Etablissement des soldats.

:o:

## D. A. Hall est élu dans Cumberland

Bien que les résultats définitifs ne soient pas encore connus, M. D. A. Hall l'a emporté sur ses adversaires dans l'élection de Cumberland qui a eu lieu le 21 août. Jusqu'ici M. Hall a 94 voix, M. Lussier, 42, et M. MacDonald, 26. Cumberland House qui est le centre le plus important a donné 84 à Hall, 29 à Lussier, 15 à MacDonald.

M. Hall a déjà représenté à l'assemblée législative le district de Cumberland durant deux sessions; il avait résigné en faveur de l'hon. George Langley.

:o:

## Plan de conversion du gouvernement

On attire l'attention des détenteurs des bons de l'emprunt de guerre, à cinq et demi pour cent, échéant le premier décembre 1922, sur l'offre de renouvellement de cet emprunt par le ministre des Finances, à des conditions avantageuses. Le dernier emprunt canadien a été négocié à New-York à un prix avantageux. Le ministre veut que la présente opération financière soit une affaire entièrement domestique. Il offre d'échanger les bons arrivant à échéance contre de nouveaux bons au même taux d'intérêt, soit pour cinq ans, soit pour dix ans, au choix des détenteurs de bons. Le prêteur jouira, en outre, d'une prime d'un mois d'intérêt. Les conditions offertes sont absolument favorables au prêteur; il est probable qu'un grand nombre des bons arrivant à échéance seront renouvelés. Les échanges de bons peuvent être faits à toute succursale d'une banque chartrée. Les détenteurs qui ne désirent pas renouveler leur prêt seront remboursés le 1er décembre.

:o:

# Une entrevue de M. Bingham

## La Commission du blé a été étouffée par les commerçants de grain.

*Saskatoon* — Dans une entrevue au *Star*, vendredi, M. Sidney Bingham, député provincial de Wolfe, a déclaré que d'après lui, l'échec des négociations pour l'établissement d'un bureau du blé cette année, a été déterminé par la puissance des commerçants de grain et la faiblesse des associations agricoles.

L'humiliation qui résulte de ce fiasco, a dit M. Bingham, retombe sur les gouvernements fédéral et provinciaux, mais atteint surtout les associations de fermiers. Si nos associations avaient été organisées comme elles devraient l'être, il n'y a pas de doute qu'on aurait réussi à trouver des hommes qualifiés pour les premiers postes, ainsi que les facilités de commerce nécessaires.

M. Bingham croit que pour le moment, il est inutile de songer à un "Wheat Pool"; les commerçants de grain auraient vite fait de réduire à néant les efforts tentés en ce sens. Personnellement, déclare M. Bingham, je n'ai jamais douté de la puissance des commerçants de grain et dans ce moment de défaite temporaire, je ne puis que soupirer avec Job: "L'adversité que je redoutais le plus, s'est abattue sur moi."

On dit quelquefois, continue le député de Wolfe, que les difficulté actuelles sont dues à l'ingérence des fermiers dans le domaine politique. La vérité, c'est que nous aurions dû entrer en politique il y a quinze ans.

:o:

## Les récoltes dans le monde

OTTAWA — Un câblogramme reçu de l'Institut International d'agriculture communique les relevés suivants concernant la récolte:

Production du blé en Belgique. 10,136,000; l'an dernier, 14,495,000 et 7,452,000; pour la moyenne des cinq années de 1917 à 1920.

Bulgarie, 34,343,000 contre 42,-510,000 l'an dernier et une moyenne de 30,000,000.

Espagne, 125,908,000 contre 145,-151,000 et 139,175,000 comme moyenne.

Finlande, 297,000 contre 280,-000, et 254,000.

Grèce, 9,553,000 contre 11,170,-000, et 11,001,000.

Hongrie, 45,754,000 contre 52,-716,000 et 38,295,000

Pologne, 44,464,000 contre 35,-576,000 et 22,741,000.
764,000 et 25,730,000.

Maroc, 9,563,000 contre 17,446,-000 et 19,025,000.

Tunisie, 3,307,000 contre 10,623,-000 et 7,395,000.

La production totale du blé en Italie en Hollande et en Suède est de 174,588,000 boisseaux contre 214,101,000 l'an dernier. Les détails pour ce pays seront reçus dans quelques jours.

La production totale du seigle en Belgique, en Bulgarie, en Espagne, en Finlande, en Grèce, en Hongrie, en Italie, en Hollande, en Pologne et en Suède est de 303,134,000 boisseaux contre 290,900,000 l'an dernier.

La production totale de l'orge dans ce pays, moins la Grèce, est de 161,503,000 contre 170,900,000 l'an dernier.

La production de l'avoine dans ces pays, moins la Grèce, est de 232,238,000 boisseaux contre 222-450,000 l'an dernier.

:o:

## Des moissonneurs exigeants

*Saskatoon* — $6.00 par jour est certainement un salaire très respectable pour cette année, pourtant plusieurs moissonneurs ont refusé à Saskatoon de s'engager à ce prix pour les travaux de la ferme. Ils sont d'avis qu'ils peuvent avoir un salaire plus rémunérateur. Peut-être attendront-ils longtemps.

:o:

OTTAWA — Dans l'opinion de M. R.-B. Bennet, ancien député de Calgary, qui arrive d'un voyage en Angleterre, l'embargo sur le bétail canadien sera définitivement aboli à l'automne par le Parlement Impérial.

:o:

## Un Américain serait président du Canadien National

TORONTO — Selon une dépêche récente, le poste de président du Canadien National aurait été offert à W. D. Kennedy, actuellement vice-président du Great Northern St-Paul, Minn. Aucune information officielle n'est venue confirmer cette rumeur. On ignore également si M. Kennedy pourrait accepter cette charge importante dans l'administration de nos réseaux nationaux.

:o:

## M. Viviani répondra lui-même au Kaiser

BERLIN — Le Kaiser va recevoir une réponse aussi rapide qu'autorisée à ses mémoires. Clinton Brabant a signé un contrat avec M. René Viviani pour un livre de 75,-000 à 100,000 mots qui aura pour titre: "Les erreurs du Kaiser." Il sera publié en série par "Le Matin" et édité par la maison Hachette. M. Viviani recevra pour son travail la plus forte somme qu'aura jamais reçue un auteur français. Le livre est commencé et l'auteur mettant tout de côté va le terminer en Algérie.

:o:

## La natalité diminue en Angleterre

LONDRES — On compte une diminution dans les naissances, mariages et décès pour le trimestre se terminant en juin en Angleterre et dans les Galles. Le total des naissances a été de 200,000, une diminution de 70,000 sur le trimestre précédent. Il y a eu 120,000 mortalités, soit une diminution de 450-000, et la mortalité infantile a été de 83 par mille. Il y a eu une augmentation naturelle de 80,000 sur la population. Le nombre de mariages a été de 101,000, une diminution de 66,000 en comparaison avec le trimestre précédent.



## On manque de moissonneurs

*Winnipeg* — Les autorités des chemins de fer se sont entendues avec le bureau d'emploi du Canada pour prolonger les taux de faveur l'excursion jusqu'au 2 septembre. Le Manitoba a encore besoin de 4,-000 hommes; on espère de cette manière pouvoir fournir dans un délai assez court la main d'oeuvre nécessaire à la moisson.

*Lethbridge* — Le sud de l'Alberta réclame également de nouvelles recrues pour la moisson, 600 à peu près. A la reprise de l'activité dans les mines, 400 hommes qui avaient commencé la moisson sont retournés à leur ancien ouvrage.

:o:

## L'Europe aura besoin de 5,82,000,000 minots de blé cette année

WASHINGTON — Selon une dépêche transmise au département du commerce par son envoyé spécial à Berlin, l'Europe devra importer 582,000,000 de minots de blé cette année, soit 27,000,000, de plus que l'an dernier. La Russie exceptée, l'Europe produit 156,800,000 de moins que l'an dernier.

:o:

PARIS — Un navire de guerre français, *La France*, a frappé un rocher samedi dernier dans la baie de Quiberon, près de Brest, et a sombré quelques instants plus tard. 15 membres de l'équipage ont disparu et l'on craint que le navire ne soit complètement perdu. *La France* mesurait 544 pieds de longueur et avait un équipage de 1,108 hommes.

GENEVE, Suisse — Les délégués suisses à la Ligue des Nations ont été notifiés par leur gouvernement de voter en faveur de l'admission de l'Allemagne dans la Ligue, si celle-ci désire y entrer.

LONDRES — Gilbert K. Chesterton, éditeur du *New Witness* et célèbre écrivain anglais, vient de se convertir au catholicisme. Depuis plusieurs années il montrait une grande sympathie pour la religion catholique.

CONQUEST — Ida Larocque, fille de M. Esaü Larocque a été frappée par une automobile mercredi soir, le 23 août. L'enfant fut relevée inconsciente; elle souffre de lésions internes et son état est très précaire. Le nom du chauffeur est inconnu.

SASKATOON — C'est le district de Harris qui a expédié le premier char de blé de la saison à Saskatoon. Ce char de blé est arrivé jeudi dernier et a été classé Nord No. 1.

CHARLOTTETOWN — Pour la première fois dans l'Ile du Prince-Edouard, un progressiste est sur les rangs comme candidat pour l'une des cinq élections partielles qui ont lieu aujourd'hui dans cette province. Ce progressiste, M. J.A. Gillis se présente dans le comté de King et a deux adversaires, un conservateur et un libéral.

:o:

## Conservatoire de canaris

Nous savions jusqu'ici que l'on peut apprendre au perroquet à parler, au merle à siffler. Mais qu'il fût possible d'éduquer semblablement des canaris ou serins, cela étonnera beaucoup de gens. Et pourtant, cela est, nous dit un journal de Londres.

L'Angleterre, qui exporte annuellement plus de 400,000 canaris en Amérique, est arrivée maintenant à fixer le prix de vente de ces oiseaux d'après leur voix et d'après leur répertoire!

On isole les canaris dans de petites chambres noires où des instruments spéciaux sifflent des airs. Après trois semaines environ, un canari répète facilement l'un de ces airs. En cinq semaines, il en apprend deux. Il existe des "prodiges" qui en retiennent jusqu'à cinq.

Enfin, certains de ces virtuoses de la vocalisation chantent d'une voix grave: ce sont les meilleurs marchés. D'autres, au contraire, possèdent un admirable "filet de cristal."

Et ceux-là sont hors de prix.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toujours occupées au passé ou à l'avenir; nous ne pensons presque point au présent. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. — *Pascal.*

"Il y a deux choses auxquelles il faut se faire sous peine de trouver la vie insupportable: ce sont les injures du temps et les injustices des hommes."

Il y a des âmes qui ne vieillissent point; leur secret pour rester toujours jeunes, c'est de se nourrir de beaux sentiments, de fortes pensées, de nobles aspirations.

On se sent toujours ému, transporté, ravi, charmé, quand on entend parler de ce qui est toujours vrai, toujours grand, toujours beau; Dieu, l'âme, la famille, la patrie.
*Mgr Sylvain.*

:o:

## Marché au détail de Prince-Albert

Avoine, le minot, 40c.
Son, le sac, $1.25.
Moulée, le sac, $1.25.
Foin pressé, les cent livres, 75c.
Foin non pressé, $8 à $10.
Beurre de ferme, 25c.
Beurre de crèmerie, 38c.
Oeufs, la douz., 25c.
Charbon, la tonne, $7 à $8,50
Bois, la corde, $6 à $8.50.
Boeuf, 9 1-2 à 10 1-2c.
Porc, 20c.
Veau, 11c.
Mouton, 20c.
Peaux de cheval, $1.25.
Peaux de boeuf, la livre, 03.

:o:

## Marché aux animaux d'Edmonton

Bouvillons de choix, $4.00 à $4.-75.
Bouvillons ordinaires, $3.50
Taures de boucherie de choix, $3.00 à $4.00.
Vaches de choix, $3.00 à $3.50.
Porcs de choix, $11.35.
Brebis de choix. $6.00 à $8.00
Moutons de choix, $4.00 à $5.00

:o:

## Marché aux grains d'Edmonton

Blé — Nord No 1, 91, No 2, 88; No 4, 67; No 5, 56; No 6, 46; fourrage, 36
Avoine — No 2 C. W., 32; No 3 C. W., 29; fourrage No. 1, 26; fourrage No 2, 23
Orge — No 3 C. W., 36; No 4 C. W., 31; fourrage, 24
Seigle — No 2 C. W., 50; No 3 C. W., 37; rejeté; 27;
Lin — No 1 C. W., 1.60; No 2 C. W., 1.56; No 3 C. W.. 1.26

:o:

## Marché aux animaux de Winnipeg

Bouvillons, de boucherie de choix $4.75 à $5.00
Bouvillons ordinaires $3.50
Vaches de boucherie de choix, $3.25 à $4.00
Porcs de choix, $12.00 à $12.50
Brebis de choix, $8.00 à $10.00
Moutons, $6.00 à $6.50

:o:

## Marché au grain de Prince-Albert

Blé — No. 1, 87; No. 2, 85; No. 3, 82; No. 4, 66; No. 5, 55

## Marché aux grains de Winnipeg

Blé — Dur No. 1, 1.07 3-4; Nord No. 1, 1.07 3-4; No. 2, 1.04 3-4; No. 3, 1.03 1-4; No. 4; 90 3-4; No. 5, 81-1-4; No. 6, 72 1-4; fourrage, 62 1-4; voie, 1.02 1-4

Avoine — No. 2 C. W., 44 3-4; No. 3 C. W., 41 1-2; fourrage No. 1, 37-3-4; fourrage No.2, 36 3-4; rejetée, 31 3-4; voie, 41 3-4

Orge No. 3 C. W., 55 1-2; No. 4, 51 3-4; rejeté et fourrage, 47 3-4; voie, 53 1-4

Lin — No. 1 N. W. C., 1.90; No. 2 C. W., 1.86; No. 3 C. W. et rejeté, 1.70; voie 1.85

Seigle — No. 2 C. W., 69

## Epis d'or

Joli petit livre contenant plusieurs conseils pratiques et un grand nombre de prières choisies avec l'historique de la dévotion à N.-D. du Bon Conseil, sa photographie et un cantique, 275 pages, 35.; avec couverture en toile et tranches rouges, 50c. Les personnes qui voudront bien compléter l'offrande de $1.00 pour nous aider à payer les dernières dépenses de notre chapelle recevront un bel Agnus Dei en kid avec feuille exp. et prière et quelques autres articles travaillés par les Religieuses et auront part à leurs prières et pénitences. De plus, leurs noms seront inscrits sur le rgeistre des Bienfaiteurs de la chapelle et une petite lumière brûlera à leurs intentions devant l'image de la Madone de N.-D. du Bon Conseil. Nous devons à cette bonne Mère beaucoup de faveurs obtenues par son intercession.

S.v.p. adresser:

Monastère Cistercien,
Religieuses Trappistines,
Pont Etchemin,
Co. de Lévis, P.Q.
Canada.

## PETITES ANNONCES

INSTITUTRICE BILINGUE — est demandée pour enseigner à l'Ecole Piché. S'adresser immédiatement à Amédée Piché, sec. Gravelbourg, Sask. 25-27

DACTYLOGRAPHE — Remington, aussi bon qu'un neuf, dernier modèle, à vendre à moitié prix. Merchants' Hotel, Prince-Albert, Sask.

ON DEMANDE — une servante chez M. Charles Ouimet, à Domrémy. Sask. 25-28

FORGERON demandé pour travailler les pointes de charrues et ferrage de chevaux. S'adresser à Nap. Hudon, Rocanville, Sask. Boite 34 26 P.

INSTITUTRICE BILINGUE demandée pour enseigner dans une école à sept milles de Gravelbourg. Pour informations s'adresser à M. J. Piché. 25-26

ON DEMANDE institurice pour arrondissement scolaire d'Albertville. Pour information, s'adresser à M. Dubois.

INSTITUTRICE connaissant bien les deux langues demande emploi immédiat. S'adresser à l'Association Inter-provinciale, Vonda. 25-26

FILLE OU VEUVE d'âge moyen demandée pour famille de 2 seulement, où la maitresse est invalide; à quelques pas de l'église. Bon salaire et bon chez soi. S'adresser à boite 104, Willow Bunch, Saskatchewan.

INSTITUTRICE parlant les deux langues est demandée pour enseigner à l'Ecole Chartier, près du village de St-Paul, logement fourni gratuitement. S'adresser à J. E. Roy, sec. St-Paul, Alta. 25-28

LA RENTREE pour les élèves pensionnaires du Pensionnat de Jésus Marie de Gravelbourg est fixée au quatre septembre.

ON DEMANDE — une jeune fille parlant français et anglais, possédant expérience pour magasin général de campagne. Spécifier âge, expérience et salaire demandé dans la première lettre.

S'adresser à Louis Demay Saint-Brieux, Sask. 23-26

ON DEMANDE UN PRINCIPAL pour l'école séparée de Vonda, Sask., classe ouvrant le quinze du mois d'août; Aussi un instituteur ou une institutrice pour classe grade primaire. Logis pour le principal, dans l'école même. S. V. P. indiquer salaire désiré.

Adresser toute communication à M. A. Doiron, Vonda, Sask.